

DIMANCHE DE L'ÉGLISE

2017



Réformé toujours
Toujours réformer



Eglises réformées
Bernese-Jura-Soleure



DIMANCHE DE L'ÉGLISE

2017



**Réformé toujours
Toujours réformer**

Table des matières

Avant-propos	3
---------------------	----------

Première partie: Réflexions et témoignages

RÉFLEXIONS

Quelques repères historiques	6
Quelques «gros mots» de la Réforme	10
La Réforme, quel héritage?	11
Protestantisme, religion sans dogmes, chance ou malheur?	14
Valeurs protestantes et monde du travail	19
Protestantisme et éducation	21
La Réforme en dehors de l'Eglise réformée	25
La Réformation et le renouveau du chant de l'assemblée	30
 QUELQUES TÉMOIGNAGES: c'est quoi, être réformé?	 39

Seconde partie: Pistes pour le culte

Propositions de textes bibliques	50
Textes méditatifs ou poétiques	55
Petits mots et prières	60
Propositions de chants	63
Soirée de préparation	64

N.B.: L'avant-propos du Conseil synodal a été envoyé sous forme numérique aux paroisses. Il peut être téléchargé sur le site de l'Eglise: www.refbejuso.ch sous la rubrique Activités / Dimanche de l'Eglise.

Avant-propos

L'année 2017 a été déclarée «Jubilé de la Réforme»: année anniversaire des 500 ans de la Réforme. Un anniversaire un peu arbitraire bien sûr... Comme on a besoin d'anniversaires, de repères dans le temps, la naissance de la Réforme a été fixée sur un geste et une date symboliques: le fameux affichage, par Martin Luther, des 95 thèses contre les indulgences à la porte de l'église du château de Wittenberg, le 31 octobre 1517.

Geste symbolique, et Martin Luther (1483 – 1546) ne se doutait sans doute pas qu'en attaquant ainsi les indulgences, sensées offrir le salut à ses contemporains contre de l'argent, il déclencherait un mouvement qui allait changer la face de l'Europe! Il réclamait simplement un retour au message de l'Évangile, qui annonce un salut gratuit et non monnayable pour toute personne qui croit.

Luther voulait partager sa conviction, née de sa méditation de l'Écriture: il ne s'agit pas pour l'être humain d'accumuler des bonnes œuvres, mais de recevoir, en toute confiance, le salut que Dieu offre.

Le Dimanche de l'Église 2017 sera donc l'occasion de marquer cet anniversaire et de regarder le passé. Mais il sera surtout l'occasion de nous demander ce que signifie «être réformé» aujourd'hui et en quoi le message de l'Évangile, redécouvert par Luther et d'autres, peut encore être source de libération.

Nous vous souhaitons une bonne lecture et une belle préparation du Dimanche de l'Église 2017!

Au nom de l'équipe de préparation: Alain Wimmer

Rédaction de la brochure

Aline Gagnebin, Anne-Marie Heiniger, Anne-Christine Schindelholz, Minette Schwab, Alain Wimmer.

Photographies

Serge Heiniger

Et un tout grand merci aux nombreux contributeurs de cette brochure!

Première partie

RÉFLEXIONS ET TÉMOIGNAGES



Première partie

RÉFLEXIONS ET TÉMOIGNAGES

Réflexions

La Réformation: quelques repères historiques¹

1. Le christianisme en Suisse à la fin du Moyen-Age

- A la suite du concile de Latran, qui fait notamment obligation à tout fidèle de se confesser et de recevoir le sacrement de l'eucharistie, l'Eglise entreprend de renforcer diocèses et paroisses.
- De nouveaux ordres religieux apparaissent (Prêcheurs ou Dominicains, Frères mineurs ou Franciscains, Clarisses) qui s'efforcent notamment de retrouver un idéal évangélique fondé sur l'humilité et l'ascèse.
- Les guerres et les épidémies (notamment la Peste noire de 1348/1349) conduisent à une religiosité dominée par l'omniprésence de la mort implacable et à l'invention du purgatoire, souvent mis en relation avec les indulgences, ce qui sera le point de départ de la réprobation des Réformateurs.
- Non sans liens avec ces phénomènes, on assiste également à de nombreuses persécutions dirigées notamment contre les Juifs, mais aussi contre certains courants de pensée précurseurs de la Réformation. Ainsi en va-t-il de vaudois résidants à Berne et à Fribourg en 1399. Jan Hus est en outre brûlé lors du concile de Constance, en 1415.

2. Le contexte général de la Réformation

- La Renaissance est un courant culturel qui se répand d'abord en Italie dès la fin du 14^{ème} siècle, puis au Nord des Alpes et notamment dans

¹ Sources:

P.-O Besière, Histoire du Jura bernois et de l'Ancien Evêché de Bâle

Collectif : Histoire du christianisme en Suisse

Collectif, Nouvelle histoire du Jura

Dictionnaire historique de la Suisse

www.dju.ch

l'espace rhénan au milieu du 15^{ème} siècle. Il se traduit par un renouveau des arts et la redécouverte de l'Antiquité gréco-romaine.

- L'humanisme de la Renaissance est un courant philosophique qui affirme sa confiance en l'Homme, en son intelligence et en sa raison. L'idée que chaque homme puisse, voire doive apprendre à se former son propre jugement fait son chemin. Bâle, où se tient un concile entre 1431 et 1449, est l'un des foyers de cet esprit nouveau, puisque Erasme de Rotterdam, parmi bien d'autres, y séjournera souvent chez son ami Johann Froben.
- L'imprimerie apparaît à la même époque et permet à la foi de conserver et surtout de diffuser plus aisément le savoir. Elle jouera un rôle décisif dans la diffusion de la Réforme.
- L'affirmation des langues vulgaires: les populations ne maîtrisent plus le latin, de même sans doute qu'une bonne partie du clergé. Les langues vulgaires deviennent progressivement des langues administratives tandis que les poètes s'efforcent de leur donner leurs lettres de noblesse. La traduction de la Bible par Luther ou Olivétan et Calvin est à l'avant-garde de cette évolution.

3. La Réformation

Le 31 octobre 1517, Luther publie à Wittenberg ses «95 thèses» qui auront un immense retentissement. S'il n'envisage pas la rupture avec Rome, il est cependant excommunié en janvier 1521. Convoqué par Charles Quint devant la Diète de Worms (avril 1521) il refuse de se rétracter («Je ne puis ni ne veux rien rétracter, car il n'est ni sûr ni salutaire d'agir contre sa conscience»). Il est alors mis au ban de l'Empire. Accueilli par l'électeur de Saxe Frédéric III le sage, il séjourne au Château de la Wartburg près d'Eisenach où il traduit une partie du Nouveau Testament et rédige quelques-uns de ses textes les plus importants.

4. La Réformation en Suisse

Important foyer culturel et religieux, Bâle est peut-être la première ville de Suisse où les idées de Luther rencontrèrent un écho, notamment au sein du cercle d'Erasme qui, majoritairement, approuve en 1517 les thèses de Luther, à l'instar d'ailleurs de l'évêque de Bâle Christophe d'Utenheim. C'est toutefois, sous l'influence de Zwingli, Zurich qui adopte la première Réforme, et supprime la messe en 1525. Bâle ne se ralliera définitivement qu'en 1529, une année après Berne où se déroule, en 1528, une dispute lors de laquelle Zwingli tient le premier rôle. Les cantons de Suisse centrale, par contre, demeurent catholiques. Des conflits s'allument

dès lors au sujet de la confession des baillages communs, conflits qui débouchent sur les premières guerres de religion (Guerres de Kappel, 1529 et 1531). Parallèlement éclate le mouvement paysan, à Bâle et à Zurich notamment (réaction de la campagne face à la ville, campagne qui demande notamment la suppression des redevances qu'elle doit verser à la ville). Le mouvement anabaptiste lui est étroitement lié.

Le passage de Berne à la Réforme est déterminant pour la Suisse romande. A Genève, ville alliée, Berne soutient Farel et Froment, qui y prêchent les idées nouvelles. Genève finit par adopter définitivement la Réforme en 1536, avant que Calvin ne vienne s'y établir pour en faire la «Rome protestante». En 1536 toujours, les Bernois conquièrent le Pays de Vaud, organisent la Dispute de Lausanne et y soutiennent les idées protestantes déjà abondamment propagées par Farel depuis 1530, Farel qui, en cette même année, avait également gagné Neuchâtel à la nouvelle confession. Dès 1530 émergent donc des Eglises confessionnelles, catholique romaine et protestante, clairement distinctes. La Réforme catholique, ou Contre-Réforme, parviendra à consolider la foi catholique en de nombreux endroits où elle avait un temps paru menacée (en Valais par exemple), voire à ramener à l'ancienne foi certaines régions. Progressivement, le principe «cujus regio, ejus religio» (la religion des princes est obligatoirement celle des sujets), qui est au centre de la Paix d'Augsbourg en 1555, s'impose également en Suisse.

5. Dans notre région (le ci-devant Evêché de Bâle)

En 1527 déjà, Christophe d'Utenheim, évêque de Bâle demeuré catholique, fuit l'effervescence qui règne dans sa ville et s'établit à Porrentruy, qui dépend spirituellement de l'archevêque de Besançon. Son chapitre par contre s'établit à Fribourg-en-Brisgau.

Dès son passage à la Réforme en février 1528, Berne entreprend de répandre la nouvelle foi dans les bailliages qui lui sont liés par des traités de combourgeoisie. Bienne, sous l'influence de son curé Thomas Wyttensbach, s'y rallie dès juillet 1528. Bienne entre par ailleurs dès 1529 dans le réseau des villes évangéliques avec Zurich, Berne, Bâle, Schaffhouse, Saint-Gall, Mulhouse et Constance.

L'Erguël se montre moins enthousiaste et Berne recourt aux services de Farel, qui prêche dans les différentes paroisses du Vallon avant que ne soit organisées des votations dont le résultat est souvent indécis, notamment à Saint-Imier où huit des douze chanoines sont restés fidèles à l'ancienne foi. A La Neuveville ou sur le Plateau de Diesse, ce n'est qu'à la deuxième ou à la troisième votation qu'une majorité se dessine en faveur de la

Réforme. Farel semble avoir rencontré plus de facilité en Prévôté où, selon P.-O. Bessire, on est offusqué des libertés que se permettent certains chanoines plus soucieux de leurs prébendes que des obligations de leur charge. C'est ainsi que la nouvelle foi est acceptée à l'unanimité à Moutier (1531).

La réaction énergique de l'évêque Christophe Blarer de Wartensee lui permettra de mettre un terme aux mouvements favorables à la Réforme qui se sont manifestés en ville de Porrentruy, ville à laquelle il impose notamment des règles strictes quant à l'élection du Conseil. Il regagne en outre au catholicisme la vallée de Laufon. Il échoue par contre dans les bailliages du sud, liés à Berne, et considérés, de plus en plus, comme suisses, au contraire de la partie dite impériale de la principauté.

En 1711, le Traité d'Aarberg signé entre Berne et l'Evêché de Bâle, faisant suite à l'affaire du bandelier Wisard, consacre la division confessionnelle de la Prévôté de part et d'autre de la Roche St.-Jean. Ce n'est qu'au 19^{ème} siècle que, à la faveur de l'industrialisation, réapparaîtront les premières communautés catholiques au sud de cette limite (à Saint-Imier en 1868).

Christophe Gagnebin, enseignant et politicien



Quelques «gros mots» de la Réforme

Les cinq solae

La pensée de la Réforme est souvent résumée à travers cinq particules latines exclusives: seul-e...

Solus Christus (le Christ seul)

L'humain dépend exclusivement de Jésus-Christ et rien d'autre ne compte pour son salut.

Sola gratia (la grâce seule)

Aucun être humain ne peut se justifier, se rendre juste lui-même, mais il est rendu juste par la grâce inconditionnelle de Dieu.

Sola scriptura (l'Écriture seule)

La seule source et seule référence de la foi chrétienne doit être l'Écriture et non la tradition de l'Église ou son enseignement.

Sola fide (la foi seule)

Le salut promis par l'Écriture ne peut être reçu que par la foi seule, et non par quelque œuvre ou mérite personnel.

Soli Deo gloria (à Dieu seul la gloire)

Dieu seul est maître de la vie et du monde, il est le seul que l'être humain doit adorer.

On retrouvera des références à ces «solae» dans plusieurs articles de cette brochure.

Ils sont également illustrés par quelques textes dans la 2^e partie de la brochure.

Pour aller plus loin

Un article conséquent de Stephan R. Jütte est proposé aux paroisses alémaniques de notre Église, article qui énumère et explicite les concepts centraux de la Réforme. Cet article a été traduit en français par le service de traduction des Églises réformées Berne-Jura-Soleure: il sera distribué lors de la soirée de préparation et mis à disposition sur le site internet du Centre de Sornetan.

La Réforme, quel héritage ?

1. Introduction

Quelle est l'héritage de la Réforme dans le monde d'aujourd'hui ? La question est vaste et dépasse de loin les quelques lignes qui me sont attribuées dans cette brochure. Je ne ferai qu'esquisser quelques pistes, qui ne sont que des hypothèses issues d'une réflexion personnelle.

Pour trouver quelle empreinte la Réforme a laissée dans l'histoire des idées et des institutions, il est, je crois, nécessaire de partir du début et je pense ici à la critique des Indulgences par Luther. Loin de n'être qu'une critique superficielle d'une pratique pernicieuse, la dénonciation de Luther sape l'entier du modèle catholique. En effet, si l'Eglise catholique peut vendre des Indulgences, donc des remises d'années de purgatoire pour des proches ou pour soi-même, c'est qu'elle se comprend comme l'administratrice sur terre du salut offert par Dieu en Christ. Ce système se base sur la conviction que Jésus a donné ce pouvoir à Pierre, et lui-même à ses successeurs. Pas de salut hors de l'Eglise, donc. En affirmant la gratuité du salut par la foi seule, Luther remet en cause la mission même de l'Eglise, telle qu'elle était comprise et enseignée depuis des siècles. C'est une critique fondamentale qui aura de nombreuses répercussions. Elles marquent, je crois, notre société occidentale aujourd'hui encore. Voici les valeurs de notre société qui à mes yeux ont été si ce n'est fondées, du moins largement favorisées par la Réforme.

2. Le libéralisme.

Sola fide et sola gratia, la foi seule et la grâce seule: responsabilité individuelle et développement économique.

Tout d'abord, en soustrayant la gestion du salut à l'Eglise pour en faire une affaire privée, voire intime entre Dieu et le croyant, Luther «invente» un modèle où **la personne** est au centre, et plus l'institution. C'est une libération, mais aussi une responsabilisation des individus. Sauvés par grâce, le croyant peut mettre son énergie ailleurs que dans la recherche du salut de son âme, dans sa profession notamment. Une thèse célèbre du sociologue Max Weber lie d'ailleurs le développement du capitalisme au protestantisme. Même si elle est controversée, il est frappant de voir que les pays de tradition protestante sont économiquement les plus libéraux et les plus prospères.

3. La science moderne.

Sola scriptura: éducation et valorisation de l'esprit critique.

La volonté de Luther de redonner la Bible au peuple des croyants en torpillant au passage la fonction de magistère de l'Eglise implique d'une part la traduction de l'Ecriture en langues vernaculaires (ce qui permit la construction d'une langue allemande commune) et d'autre part l'apprentissage de la lecture pour tous (ou presque). Pour Luther, chacun est appelé à lire et à interpréter la bible (pour le meilleur et pour le pire), ce qui provoque automatiquement le développement de l'éducation (particulièrement celui des filles) et de l'esprit critique. Il est intéressant de constater que le développement scientifique dans le cadre du catholicisme est le fait des Jésuites, ordre fondé en réaction à la Réforme.

4. La démocratie et les Droits de l'Homme.

Pour qui connaît Luther et l'histoire des débuts de la Réforme, cette affirmation paraîtra étonnante voire grotesque. Luther, comme les autres Réformateurs, n'a jamais remis en question le modèle politique féodal, l'épisode sanglant de la guerre des paysans où Luther a soutenu les princes contre le peuple révolté le montre bien. Néanmoins, ce soulèvement populaire montre clairement qu'il y a dans les idées protestantes les germes d'une démocratisation: la remise en cause de la hiérarchie cléricale par la notion de sacerdoce universel, la valorisation de la responsabilité individuelle, l'affirmation de la validité de l'éthique pour tous sont autant d'idées qui préparent les révolutions du XVIIIème siècle. D'ailleurs, le premier pays démocratique est les Etats-Unis d'Amérique dont l'origine est à chercher dans les vagues d'immigration de protestants «radicaux». Ils ont profondément marqué les valeurs américaines. Dans les Eglises réformées, l'instauration de synodes composés de délégués préfigurent l'organisation démocratique en politique.

5. L'utilitarisme.

La critique de l'ostentation catholique a très profondément ancré dans l'âme protestante l'horreur du gaspillage et des dépenses somptuaires. Ni trop, ni trop peu, juste ce qu'il faut et toujours dans la sobriété. Sans aucun fondement scientifique, je ne peux m'empêcher de penser que la mentalité protestante contient une certaine forme d'utilitarisme. Tant pis pour l'art et l'architecture en pays protestants...

6. Conclusion: l'avènement d'une société sans religion prédominante.

Pour terminer ce tout petit parcours autour de l'héritage réformé, j'aimerais encore développer une réflexion autour de ce que l'on a coutume d'appeler la sécularisation de la société. Ce n'est un secret pour personne: les églises se vident de leurs membres, la société civile veut séparer toujours plus la religion, domaine considéré comme privé, de la sphère publique. Le récent développement autour de la révision de la loi sur les Eglises dans notre canton en est le parfait exemple. Or, cette individualisation du religieux couplé à la critique du sacré et de ses manifestations dévotes (statues, icônes, encens, crucifix, etc.) fait partie de l'héritage protestant. En remontant plus loin, on pourrait dire que les évangiles aussi, montrant un Jésus critique de la religion et de ses manifestations aliénantes, préparent à un développement sociétal «sécularisé». A de nombreux égards, c'est un bien: la liberté de conscience est un droit fondamental pour lequel les protestants, notamment français, se sont battus. Si c'est une victoire, elle est amère, avouons-le! En effet, cette situation plonge les Eglises dans une grave crise existentielle. Plus important, notre société, c'est évident, souffre du manque de cohésion qui était donné par les repères offerts par une Eglise dont la majorité des citoyens faisaient partie. La religion partout et de tout temps a été un facteur de cohésion sociale; aujourd'hui, elle doit laisser la place, mais à quoi? Les Eglises, protestantes ou non, se trouvent donc aujourd'hui devant le défi de se trouver une nouvelle place, une nouvelle pertinence devrais-je écrire, dans le monde où elles vivent en tenant compte à la fois d'un contexte politique et social inédit et de leur précieux héritage. Sommes-nous à l'aube d'une nouvelle réformation?

Philippe Kneubühler, pasteur et théologien

Protestantisme: une religion sans dogmes, chance ou malheur? Et si c'était une nécessité?

Le protestantisme est aujourd'hui perçu comme une religion sans dogmes. Pour certains, le fait de ne pas avoir de dogmes établis constitue une faiblesse, un malheur, responsable de notre perte d'identité et de notre dilution dans le monde moderne. Cette perception n'est pas nouvelle. Déjà en 1992, lorsque, pour la première fois dans l'histoire, les Eglises européennes issues de la Réforme du XVI^e siècle (Réformés, Luthériens, Mennonites, Méthodistes ...) se sont réunies à Budapest dans une Assemblée protestante européenne, un pasteur luthérien suédois s'est posé la question suivante: «au fond, tous ces gens-là, qu'est-ce qu'ils ont en commun?». Cette question est révélatrice d'un malaise, ressenti par plusieurs chrétiens. Certains d'entre eux d'ailleurs n'hésitent pas aujourd'hui à quitter nos Eglises dites historiques, pour en rejoindre d'autres qui leur offrent un cadre plus dogmatique, des certitudes et des dogmes sur lesquels appuyer leurs réflexions et leur foi. Nous pouvons à notre tour nous poser la question: qu'avons-nous en commun entre protestants? En quoi croyons-nous? En quoi croient nos Eglises? Avez-vous une réponse sûre et certaine à ces trois questions?

Certes, nous pouvons esquisser une réponse: nous sommes chrétiens, notre Eglise est fondée en Jésus, le Christ, et elle le confesse comme Seigneur et Maître. Croyons-nous pour autant ces choses-là de la même manière? En effet, nous n'avons aucun pouvoir qui nous dicte quoi et en quoi croire, nous n'avons aucune police, aucun dicastère, aucun «Magistère» ou Congrégation de la Doctrine de la foi, ou Inquisition qui nous oblige à croire et à suivre des dogmes. Probablement, avec la possible exception d'un certain courant du bouddhisme, sommes-nous la seule religion qui n'impose rien à ses fidèles, sinon une sincère et cohérente adhésion au message de l'Évangile, mais là encore, la conscience de chacun est maître en la demeure... N'est-ce pas là une liberté dangereuse responsable de la désertion de nos lieux de culte?

La réponse à cette question n'est pas neutre. C'est aussi un paradoxe, chacun de nous a son opinion sur la crise des Eglises protestantes, certains accusant cette «mollesse» bien moderne, d'autres notre dogmatisme d'antan. Je propose donc ici mes propres réflexions à partir de ce que je

crois être une manière cohérente, libre et responsable de vivre dans une Eglise sans dogmes. Car je crois qu'une Eglise sans dogmes a tout son sens et qu'elle est cohérente avec l'Évangile de Jésus, probablement d'avantage que d'autres formes de christianisme. Et il en va, paradoxalement, de notre identité de protestants: celle de laisser la place à la différence, à la diversité et à la pluralité des expressions de la Foi chrétienne.

J'aimerais en premier lieu relever que vivre sa foi dans une Eglise sans dogmes est une attitude exigeante. Elle met en jeu l'individu, qui est responsable de vivre en cohérence avec sa conscience, en dialogue avec les autres membres de la communauté et en constante mise en cause par l'Écriture, les événements de la vie et les changements de la société. Écouter, lire, comprendre et vivre l'Évangile prêché et vécu par Jésus de Nazareth, nous plonge en effet tout d'abord dans des questionnements existentiels. En tant qu'êtres humains, nous avons des interrogations autour du sens de la vie, à partir tout simplement de notre trajectoire, où les questions éthiques du bien et du mal, de l'angoisse ou de la joie, de la faiblesse ou de la force, déterminent parfois notre propre existence et notre droit à la vie. Il devient donc nécessaire de trouver un sens à notre existence, il en va de notre survie. À partir de cette recherche de sens naît toute spiritualité, qui est à la base non seulement de la religion et de la religion chrétienne, mais aussi d'autres aspects de la culture humaine, comme la poésie, la littérature et également une certaine manière de vivre l'expérience scientifique.

Malheureusement, des personnes malveillantes ont souvent utilisé cette dimension universelle propre de l'homme non pas pour favoriser l'évolution humaine, mais pour satisfaire leur soif de pouvoir ou leur besoin de sécurité ou pour calmer leurs peurs, avec des désastres dont l'humanité se serait bien volontiers passée. La spiritualité a surgi avant les religions établies, avant les rituels et avant les dogmes. C'est la spiritualité qui a donné origine aux rituels et aux dogmes, à cause du besoin de rendre compréhensible ce qui ne l'est pas de manière rationnelle et immédiate. Un «dogme», en soi, n'est pas mauvais. En grec, ce mot, signifie tout simplement «opinion». Avoir des «opinions», ou une croyance sur un tel sujet religieux, peut être quelque chose de très stimulant, pour soi et pour les autres. À quoi bon toutefois imposer à toute une communauté une simple opinion qu'un certain nombre de croyants considèrent comme étant une Vérité divine? Nous avons tous à nous interroger sur nos croyances et sur nos opinions et surtout sur la manière dont nous les

utilisons comme levier à des fins peu avouables et souvent inconscientes. Si nous considérons que la spiritualité peut s'articuler de différentes manières, nous serions moins exclusivistes. En effet, l'artiste est spirituel, le poète, le scientifique, et pas seulement le religieux... Une manière de se protéger contre le dogmatisme est d'accepter que Dieu puisse choisir des chemins différents pour parler aux humains, pour qu'ils soient saisis par sa Puissance créatrice. Comme le disait l'écrivain suisse Dürrenmatt dans l'un de ses articles sur la tolérance paru dans la revue romande de théologie et de philosophie en 1990: «La tolérance existentielle argumente autrement. Le chrétien pense du juif: Dieu s'est révélé à lui autrement qu'à moi; de l'athée: Dieu s'est caché à lui; et un athée pense du chrétien ou du juif: quelque chose s'est imposé à lui qui ne s'est pas imposé à moi.»

Il s'agit de la base existentielle de toute légitimation à la pensée de l'autre. Et à partir de cette légitimation, que je crois nécessaire, aucun dogmatisme n'est plus possible. Nous ne pouvons plus être des chrétiens dogmatiques, dans le sens de croire posséder la Vérité divine de manière exclusive, sous peine de faire preuve de violence intolérante. Nous ne pouvons plus qu'être des chrétiens «sans dogmes». Est-il alors possible de se réclamer de Jésus Christ et en même temps de penser que la croyance et l'opinion des autres sont non seulement valables, mais aussi compatibles avec notre foi? Et qu'à l'intérieur même de l'Eglise nous puissions croire de manière plurielle? Je pense que oui. Mais pour cela, il est de notre devoir, concernant la manière dont nous croyons que Dieu nous a saisis et nous parle, de rester prudents, humbles, de nous mettre à l'écoute de l'autre, de mettre nos croyances en jeu, de les construire à partir d'une confrontation saine avec l'Ecriture, à travers des outils d'interprétations adéquats. La lutte de Jésus pour le décloisonnement des différentes prisons sociales et religieuses dans lesquels étaient enfermés les femmes, les étrangers, les malades, les pauvres, les «pêcheurs» ..., est là pour témoigner que l'Evangile est un chemin spirituel existentiel de libération et non pas un ensemble de doctrines auxquelles il faudrait se soumettre. L'ensemble de l'Ecriture nous ouvre aussi des chemins spirituels à travers ce que j'appelle les «intuitions existentielles» de la Bible. Nous en trouvons par exemple en Genèse 1, dans le récit de la création: intuition de la Puissance créatrice et divine de la Parole et de toute parole faite à «image et ressemblance» de celle divine. Cette intuition est reprise dans le prologue de l'évangile de Jean, en lien avec le mot «Lumière», symboliquement porteur d'une vie qui peut éclairer notre quotidien; ou dans l'épopée de la sortie d'Egypte, chant de la liberté contre tout esclavage; ou dans l'injonction du triple

amour (pour soi, les autres et Dieu), qui nous ouvre à la dimension de la Grâce, de la gratuité, du lâcher prise, du pardon... Ces intuitions réclament une attitude existentielle, c'est-à-dire la possibilité de les incarner dans notre existence, non pas par une simple pratique, mais par un style de vie conscientisé, parce que nous y avons mis notre foi, c'est-à-dire une confiance qui dépasse toute épreuve et même celle de nos limites d'êtres humains «pécheurs». Elles ne sont surtout pas là pour nous soumettre à des croyances intellectuelles et à des rituels vides de sens ou à des lectures naïves et littéralistes qui en aplatissent la réelle force existentielle. Alors oui, je pense que notre foi nous permettra de vivre des expériences «salvatrices» et cela à travers l'écoute, l'étude et la méditation de l'Écriture, la prière, mais aussi les rituels et les sacrements de l'Église, lorsqu'ils sont riches de sens et jamais figés.

L'Église-institution, à partir de l'expérience de la Réforme, qui l'a rendue, avec le temps, de moins en moins dogmatique, peut-elle encore prétendre encadrer des croyants dans un tel régime individualiste? Je pense que l'expérience spirituelle ne peut pas être seulement individuelle, mais qu'elle doit aussi se déployer avec et dans une communauté. La raison en est qu'ainsi nos expériences seront plus riches, mais aussi que cela permettra à mon expérience spirituelle d'être mise à l'épreuve et d'éviter de nous absolutiser et de nous figer dans une sorte de dogmatisme individuel. Vivre sa foi dans et avec une communauté, c'est aussi une richesse spirituelle en soi, qui nous permet d'entrer en communion avec l'humanité à travers des rites collectifs. Il est aussi important de faire partie d'une communauté qui nous porte et avec laquelle nous cheminons, nous partageons nos peines, nos fatigues, avec laquelle nous écoutons la même Parole et nous partageons le même pain, tout en respectant la manière plurielle dont l'autre témoigne de sa foi. Le travail intellectuel, spirituel et éthique de nos communautés chrétiennes suppose également une organisation fondée sur les charismes et les mandats (ministères), pour que chacun puisse s'enrichir des compétences des uns et des autres. Ainsi c'est légitime et nécessaire de former une communauté organisée qui, en régime chrétien classique a pris la forme de l'Église, structurée en paroisse. D'autres expériences ont vu le jour, comme les expériences des communautés a-territoriales ou liées à internet. Avec la communauté nous sommes ensuite appelés à nous ouvrir à la dimension du service pour le monde. Service pour et avec le monde, pour que les structures mauvaises disparaissent et que tous les humains puissent évoluer vers un progrès respectueux des humains, de tous les êtres vivants et de l'environnement.

Je ne sais pas si des Eglises aussi peu dogmatiques peuvent survivre. Ce que je crois, et cela n'engage que moi, c'est qu'ainsi nous pouvons préserver la profonde richesse de l'aventure spirituelle commencée il y a fort longtemps dans le désert de Judée par un peuple peu nombreux et mystérieux, en passe de disparaître à maintes reprises, dont l'héritage continue pourtant à donner du sens à des femmes et à des hommes, encore au XXI^e siècle !

Matteo Silvestrini, pasteur

Valeurs protestantes et monde du travail: où en est-on aujourd'hui?

On attribue à la Réforme et au protestantisme en général le mérite d'avoir valorisé grandement le travail. En liant métier (Beruf) et vocation (Berufung), Luther faisait de l'activité professionnelle un lieu privilégié d'expression personnelle de la foi, reconnaissant ainsi à l'exercice des professions manuelles, artisanales, commerciales et techniques de son époque une véritable dimension spirituelle. En d'autres termes, il n'y avait plus besoin d'être prêtre ou moine pour servir Dieu. Le travail n'est alors plus considéré comme un châtement divin découlant du péché originel ou un mal nécessaire répondant à des impératifs purement matériels, mais comme une activité noble au service de Dieu et de son prochain. Tout un programme!

Quand est-il aujourd'hui? Force est de le constater, le travail reste la valeur prédominante dans la société occidentale et constitue un lieu de socialisation essentiel, et cela vaut tout particulièrement pour la Suisse et notre région. Par contre, le monde du travail, lui, a considérablement changé depuis la Réforme. On est passé de l'artisanat à la fabrique, puis à l'usine. Nous sommes aujourd'hui dans l'aire dite post-industrielle, avec une forte prédominance des services. Le développement exponentiel des technologies de l'information et de la communication - la généralisation du haut débit, de l'internet mobile, des smartphones et de la géolocalisation - et de l'économie collaborative sont en passe de révolutionner les modes de production, mais aussi l'organisation du travail. Les chauffeurs de taxis et le secteur hôtelier en savent quelque chose. De nos jours, le travail n'est plus uniquement connoté positivement, comme un facteur d'émancipation. Nous le savons, le travail est aussi susceptible d'aliéner, d'asservir ou à tout le moins faire souffrir l'individu. Pensons par exemple aux personnes devant faire face un syndrome d'épuisement professionnel ou à du harcèlement psychologique ou sexuel au travail. Par ailleurs, depuis la fin des Trente Glorieuses, avoir un emploi ne va plus forcément de soi. Dans certaines régions du monde, l'emploi s'est raréfié au point de constituer un véritable privilège. Le marché du travail est devenu très exigeant, mais aussi beaucoup plus volatile et imprévisible. Les compétences recherchées aujourd'hui ne le seront plus forcément demain. Tout un chacun peut perdre son emploi pour des raisons indépendantes de sa volonté. Nombreuses sont celles et ceux qui doivent renoncer, pro-

visoirement ou durablement à ce qu'ils considéraient jusque-là être leur vocation professionnelle.

Dans ce contexte, le Centre social protestant Berne-Jura se sent une responsabilité particulière envers les personnes momentanément ou durablement privées d'un emploi, mais aussi envers celles qui souffrent au travail. C'est la raison pour laquelle il a considérablement développé ses prestations dans le domaine de l'intégration professionnelle, avec le souci d'accompagner les personnes concernées de manière différenciée, compte tenu de leurs besoins spécifiques. Ces personnes doivent souvent faire le deuil d'un emploi ou d'un type d'emploi exercé durant plusieurs années, auquel elles s'identifiaient et qu'elles abordaient comme une vocation. On observe alors combien l'activité professionnelle constitue bien davantage qu'une contrepartie au salaire qu'il génère. La question de la vocation apparaît également lorsque qu'il s'agit d'envisager de nouvelles perspectives professionnelles. Vais-je pouvoir m'impliquer dans cet emploi, y donner un sens, m'y investir et m'identifier à cette nouvelle fonction, à ce nouveau rôle professionnel? On le voit bien, la non pérennité de l'emploi, sa précarisation, l'adaptation constante à de nouvelles exigences et l'incertitude qui prévaut quant à l'évolution des besoins du marché de l'emploi nous obligent à questionner notre approche «protestante» du travail. A tous les niveaux de l'Eglise, Il faudra par exemple aborder la question du travail sous un angle plus large, afin d'intégrer toutes les personnes exclues - momentanément ou durablement - du premier marché de l'emploi, qui aspirent à un travail et à une vocation. Certaines d'entre elles œuvrent, en tant que volontaires de longue date au sein de notre secteur Activités commerciales (Ramassage et Magasin Regenove) et ont fait du travail qu'elles effectuent au profit de la collectivité un véritable sacerdoce!

Pierre Ammann, directeur CSP Berne-Jura

Protestantisme et éducation

Le protestantisme est, dès l'origine, un des grands promoteurs de l'enseignement laïc ouvert à tous. Depuis le départ, l'élève y est considéré comme un partenaire dont la capacité de poser des questions doit prévaloir sur celle de réciter des réponses. Aujourd'hui, il n'est pas inutile de rappeler les projets pédagogiques de la Réforme, pour que l'école soit en mesure d'assurer les objectifs humanistes de sa mission.

Maurice Baumann a écrit, sur le sujet, un petit livre stimulant («Le protestantisme et l'école, plaidoyer religieux pour un nouvel enseignement laïc», éd. Labor et Fides), dont nous reproduisons ici le sommaire, qui résume bien la pensée de l'auteur.



I. La mentalité protestante²

1. Plaidoyer protestant pour une école laïque

Ce livre n'a pas l'ambition de décrire une histoire du protestantisme et de l'école. Il ne milite pas non plus pour une reprise telle quelle de valeurs protestantes dans l'école publique. Cet essai veut avant tout illustrer comment la mentalité protestante pose les questions pédagogiques.

2. L'éloge de la tiédeur

L'auteur se réclame d'un protestantisme tiède, soit d'une foi qui n'encourage ni cléralisme ni prosélytisme. Ce protestantisme « tiède » favorise la lucidité et l'acceptation des limites humaines. Mais c'est pour mieux témoigner de ce qui nous dépasse et dont le protestantisme professe qu'il s'agit du Dieu de grâce.

3. Portrait-robot

Le protestantisme est d'abord un état d'esprit où le définitif n'a pas de place. S'il s'érige en seul juge de ses conceptions profondes, il ne les met pas moins à l'épreuve dans le dialogue et la concertation. A cet égard, il peut passer parfois pour falot et incertain, mais ce profil est également la signature d'une honnêteté foncière. Soucieux de la partager avec d'autres, il s'intéresse forcément à la pédagogie.

II. Le protestantisme et l'école³

4. Un pédagogue protestant : Melancton

Contemporain de Luther, Melancton est le pédagogue de la Réforme. Son influence directe sur l'école se manifesterà jusqu'au XVIII^e siècle. Pour Melancton, l'enseignement des connaissances est prioritaire pour l'organisation de la vie personnelle et sociale. L'école doit rester tout à fait à l'écart de l'Eglise dont l'ambition est différente. La foi n'est rien sans l'éducation. Celle-ci doit conduire l'élève à penser par lui-même, soit notamment à réussir à ne pas changer d'opinion au hasard.

5. Le projet pédagogique de Melancton

Melancton propose une réorientation fondamentale de l'entreprise

² ou comment, par un état d'esprit, une curiosité, une manière «protestante» de penser, aborder la réalité et les problèmes des questions pédagogiques

³ ou comment appréhender les tâches pédagogiques avec une vision «protestante» des choses de la vie, une compréhension spécifique de soi, des autres et du monde

éducative en valorisant les élèves. Ceux-ci ne sont plus perçus comme les destinataires d'un savoir imposé, mais tels des interrogateurs du savoir. Melancthon voit dans les disciplines classiques de l'enseignement (langues, sciences de la nature, histoire et éthique) des outils confiés aux élèves pour structurer l'autonomie et orienter la personne vers la liberté et la justice.

6. Les fondements protestants du projet de Melancthon

Melancthon déploie sa conception de l'école à partir de catégories fondamentales qui définissent la foi protestante. La réflexion suscitée chez l'apprenant correspond au principe de l'Écriture seule. L'engagement recherché chez l'élève relaye le principe de la grâce seule. Sa responsabilité se fonde dans le principe de la foi seule. Ces trois axes favorisent une dimension communautaire de l'engagement pédagogique.

III. La mentalité protestante et l'école actuelle⁴

7. Des influences diverses

Si le protestantisme a fortement contribué à la mise en place d'un enseignement laïc ouvert à tous, il n'en a pas pour autant imposé sa signature officielle. D'abord parce que les Églises issues de la Réforme n'ont pas exploité les principes d'ouverture de la pédagogie protestante; d'autre part, le souci permanent de l'accès à la liberté authentique passe par le rejet de toute tutelle, serait-elle même protestante.

8. Contribution protestante à l'école moderne

Les modèles pédagogiques originaires ne peuvent s'appliquer tels quels, car les questions auxquelles ils répondent n'ont plus cours aujourd'hui. Néanmoins, la pensée protestante peut contribuer à ce que les trois composants de l'enseignement restent en harmonie commune: la matière enseignée, l'élève et l'enseignant. L'importance disproportionnée d'un de ces trois termes par rapport aux autres signale un dysfonctionnement pédagogique.

9. Les enjeux de la multiculturalité

Aujourd'hui, l'école rassemble un public multiculturel. Les approches laïques de l'école en Occident, fondées sur des sociétés alors beaucoup

⁴ ou comment, selon Ph. Meirieu, avoir les pieds sur terre mais le regard fixé au loin. Autrement dit, accompagner l'évolution d'un projet, se laisser interpeler, croire en «la promesse», en parallèle aux certitudes de base

plus homogènes, sont obsolètes. Une nouvelle conception de la laïcité s'impose. Dans la communauté culturelle de l'école, nous sommes tous «enfants» des mêmes questions. Les encourager et les honorer constitue ce principe pédagogique de fond. Et ici, pourquoi ne pas le faire en introduisant l'enseignement des religions à l'école, branche essentielle où délimiter dans chaque culture les questions existentielles et sociales fondamentales?

Conclusion

La mentalité protestante se résume peut-être à cette simple idée: proposer aux autres la promesse subversive d'un dépassement radical d'eux-mêmes et des traditions qui les ont précédés. C'est pourquoi le protestantisme est un plaidoyer religieux pour une école publique radicalement laïque!

Maurice Baumann, professeur de Théologie pratique

La Réforme en dehors de l'Église réformée

De la grotte à de nouveaux espaces communautaires, le retour à l'Évangile

L'observation des édifices dans un village, une ville, est un moyen de comprendre comment les habitants vivent ensemble. L'architecture extérieure, celle de l'intérieure aussi, offrent une foule de renseignements aux personnes qui prennent le temps de mieux en comprendre le sens et les enjeux. Qu'on le veuille ou non, une telle approche renvoie au passé, à l'histoire, qui donnent des réponses à certaines questions. Cette histoire ne devrait pas devenir un prétexte pour mieux se cacher ou mieux s'imposer; l'histoire devrait permettre de mieux envisager le présent et l'avenir, d'avoir l'audace de relever les défis qui se posent aux femmes et aux hommes qui, en dehors ou en dedans de l'Église réformée, héritent de 500 ans d'influences et de traditions profondément enracinées dans la Réforme.

La hauteur du clocher

Au propre comme au figuré, le paysage ecclésiastique réformé, bernois, jurassien et soleurois, est particulièrement intéressant et significatif. Dans chaque ville et village, on rencontre en général une église (nef, transept, chœur, etc.) et une tour avec des cloches et dans la plupart des cas une horloge. La hauteur et la centralité du clocher indiquent la confession religieuse majoritaire. En terre bernoise, la tour réformée est plus haute ou mieux centrée que la tour catholique, en terre jurassienne ou soleuroise, c'est l'inverse. Dans ce jeu de relations implicites ou explicites, toutes les communautés religieuses n'ont pas les mêmes droits malgré la liberté de conscience et de croyance dont on se félicite dans cette partie du monde. Il y a quelques années, le peuple suisse, malheureusement, l'a signifié de manière irrespectueuse aux différents groupes de musulmans en leur refusant la construction de minarets. Au cours des 500 dernières années, la cohabitation entre les différents groupes religieux n'a pas toujours été facile. La recherche d'un équilibre qui garantisse la paix confessionnelle entre catholiques et réformés fait partie du génie politique suisse. Pour «le reste», juifs, anabaptistes, ou autres évangéliques, des solutions plus ou moins acceptables ont été trouvées. L'implantation souvent excentrée des anabaptistes, à une certaine altitude, dans une grotte, vers un pont, dans des fermes qui servent aussi d'écoles et de lieux de culte, est révélatrice.

Les préréformes

Les lectures du passé sont délicates et très souvent réductrices. Dans le cas de «la Réforme en dehors de l'Église réformée», si on en voit des traces tangibles au 21^e siècle, si on se rend compte de parcours et de trajectoires différentes, en faire l'histoire n'est pas aisé. La question de l'identité, de l'appartenance traverse les siècles. L'Église avant la Réforme avait l'habitude de convoquer des conciles, des grandes assemblées de dignitaires religieux pour résoudre les questions les plus délicates et maintenir l'unité de l'Église. En 1054, la rupture semble consommée entre les Églises d'Occident et celles d'Orient, en 1204 le sac de Constantinople par les croisés lors de la Quatrième croisade vient encore accentuer la séparation. Toute une série de réformes ont lieu au sein de l'Église au 12^e siècle avec la création, par des figures fortes, de différents ordres: les cisterciens, les dominicains, les franciscains ou les prémontrés. L'idée est de renouveler l'Église de l'intérieur sans créer de ruptures. D'autres tentatives de réformes, à la même époque et jusqu'au 15^e siècle, celles de Pierre Valdo, John Wycliffe, Jean Hus ou encore Jérôme Savonarole, débouchent sur des ruptures très prononcées et même des condamnations à mort.

Des réformes plus profondes

Au 16^e siècle, il n'est pas étonnant que la vie et le fonctionnement de l'Église soient fondamentalement reconsidérés. On compare parfois le 16^e siècle aux 20^e et 21^e siècles. En effet, des changements majeurs surviennent avec la création de l'imprimerie, la découverte des Amériques, la prise en compte de l'être humain comme individu, l'humanisme, la redécouverte des textes anciens en grec et en latin, le développement des langues vulgaires à côté du latin, langue savante; tout cela sur fond de crise sociale et de revendications par les paysans qui occasionneront la mort de 100'000 d'entre eux lors de la répression des conflits. Dans ce contexte, les remises en cause sont massives et lorsqu'elles dépassent certains cadres redéfinis, elles peuvent être sévèrement contenues. On trouve des foyers de réformes dans toute l'Europe et partout se pose la question de l'intensité et de la profondeur des changements à opérer dans les théologies en cours. Le purgatoire, la messe, le culte des saints, les indulgences, sont discutés à la lumière de la Bible seule. Certains incluent la question du baptême et prétendent que le baptême des enfants ne peut pas se justifier. À Zurich par exemple, la situation se durcit, Félix Mantz, Conrad Grebel et Georges Blaurock, des amis du réformateur Ulrich Zwingli, se (re)-baptisent le 21 janvier 1525. C'est le début d'une avalanche de mandats contre les anabaptistes qui ne diminuera qu'au

milieu du 18^e siècle. En 1527, le 5 janvier, Mantz est noyé dans la Limmat, c'est le premier martyr de Zurich. En 1529, toute l'Europe est avertie du danger provoqué par les anabaptistes dans un mandat de l'empereur Charles Quint. En février 1527, un groupe d'anabaptistes se retrouve à Schleithem à quelques kilomètres de Schaffhouse; 7 articles sont rédigés vraisemblablement de la main de Michaël Sattler, ils traitent notamment du baptême, de la sainte cène, des bergers dans l'Église, du glaive et du serment aux autorités. On retrouve ainsi tous les ingrédients qui au cours des siècles suivants distingueront les Églises issues des principes de la Réforme, mais qui ne sont pas réformées. Sattler sera brûlé au mois de mai de la même année après avoir été très cruellement torturé, son épouse Margaretha sera noyée. Dans son procès, Sattler est notamment accusé d'avoir agi contre le mandat impérial, d'avoir enseigné que le baptême des enfants n'est pas utile au salut, d'avoir délaissé les saints, d'avoir prétendu qu'il marcherait plutôt contre les chrétiens que contre les Turcs si la guerre était considérée comme juste.

En 1534-35, un groupe d'anabaptistes extrémistes tente d'établir la Nouvelle Jérusalem sur terre à Münster en Westphalie, cet épisode se termine dans un bain de sang. Il aura des incidences jusqu'au 20^e siècle où finalement les dictionnaires et les encyclopédies vont commencer à différencier les anabaptistes pacifiques des anabaptistes violents de Münster. Menno Simons, un réformateur néerlandais, avait déjà tenté de marquer la différence en rassemblant l'aile modérée des anabaptistes après le drame de Münster, d'où le nom de «mennonites» donné par une souveraine des Pays-Bas aux chrétiens qu'on avait qualifié de manière provocante d'«anabaptistes», littéralement de «re-baptiseurs».

En raison de leurs convictions, l'existence des anabaptistes-mennonites sera difficile en Suisse jusqu'au milieu du 18^e siècle. L'étau se resserre à ce moment-là, après une sévère répression notamment en Emmental où les autorités bernoises prennent des mesures pour les expulser. Des «chasseurs d'anabaptistes» sont engagés, rémunérés en fonction de l'importance de la personne arrêtée. Zurich avait pu se débarrasser de tous ses anabaptistes dès le milieu du 17^e siècle, Berne n'y arrivera pas vraiment d'autant plus qu'en 1815, elle les retrouve sur son territoire avec le rattachement de l'ancien évêché de Bâle au canton de Berne. C'est là qu'une partie d'entre eux avait trouvé refuge, tolérés par le prince-évêque de Bâle. Leur implantation est plutôt à l'écart lorsque l'on considère leurs chapelles, fermes et écoles. La question du service militaire obligatoire au cours

du 19^e siècle va causer une nouvelle vague d'émigration. Aujourd'hui, le service civil constitue une alternative au service militaire, mais il dure plus longtemps, sorte de preuve par l'acte, discriminatoire.

Un retour commun à l'Évangile

Bien heureusement, «la Réforme en dehors de l'Église réformée» ne se limite pas à l'histoire des anabaptistes. Les mouvements du piétisme au 18^e siècle, du Réveil au 19^e siècle, du Pentecôtisme au début du 20^e siècle, du charismatisme dans les années 1970, de mouvement tels «Fresh Expressions», «Églises émergentes ou missionnels», mouvements qui visent à construire l'Église là où vivent les gens à la fin du 20^e siècle et au début du 21^e siècle, représentent tous en dehors ou en dedans de l'Église réformée de magnifiques (re)-découvertes de l'Évangile, la Bonne Nouvelle, l'enseignement du Christ. Il est étonnant de penser qu'un des grands héritages de la Réforme est le retour au texte biblique, à l'Écriture seule, à tels points que toutes les Églises réformées se disent «évangéliques» pour bien signaler la place centrale qu'occupe l'Évangile à côté de tous les autres textes de l'histoire de l'Église et de ses Pères. Toutes les dénominations nées plus tard du fait d'un élan de réengagement d'hommes et de femmes au service de l'Évangile, ont été rangé sous le nom d'«évangéliques ou évangélistes», souvent connotés négativement parce ces chrétiens et chrétiennes avaient eu l'audace de sortir d'Églises qui avaient perdu leur enthousiasme dans leur service au Christ et à leurs prochains. Aujourd'hui, réformés évangéliques du 16^e siècle et évangéliques issus de différentes fractures se côtoient avec méfiance et parfois même avec un certain mépris. Étonnant! Dommage! C'est vrai que, caricaturalement, les uns ont le prestige de l'histoire, du savoir académique, des clochers, alors que les autres ont la spontanéité, l'enthousiasme et une créativité débordante dans la recherche de nouveaux espaces communautaires aussi dans les marges de la société, dans de nouvelles formes de cultes, d'accompagnements musicaux, de chants. 500 ans après la Réforme les défis ont changé, l'Église n'est plus au milieu du village, même si elle l'est encore architecturalement. Les gens n'y rentrent plus, il faut les rencontrer dans leurs lieux de vie. Mais pourquoi ne pas réaffecter les églises en nouveaux espaces communautaires, en espaces ressources, avec des jardins d'enfants, des salles de musique, etc, où le culturel côtoie le cultuel, le spirituel évangélique dans lequel l'Église devrait exceller? Les Réformés du dedans et ceux du dehors, on l'a vu, ont des centaines d'années de vie commune, ils ont suffisamment d'expérience pour ne pas retomber dans les erreurs du passé, celles surtout de l'intolérance, du rejet et du mépris.

Plusieurs signes de réconciliations très encourageants ont été plantés dans les dernières décennies, c'est très réjouissant ! Ceux du dedans et ceux de dehors ne doivent pas fusionner, cela priverait l'Église, corps du Christ, de nombreuses couleurs, mais ils pourraient interagir chacun à sa manière avec son élan évangélique. Dans ces élans, il ne faut pas oublier les autres clochers, catholiques, etc. La Réforme a engendré une Contre-Réforme; 500 ans après, un dialogue permanent doit être maintenu entre ces deux réformes dans un respect tout évangélique. À l'heure de la radicalisation et de la terreur, il faut appliquer le même respect évangélique, en tentant de faire une grande place à la formation dans l'héritage de l'humanisme et de la Renaissance, en tentant de redonner à l'étude de la théologie ou des théologies la place qu'elles méritent; les frères et sœurs en humanité que nous sommes pourraient ainsi vivre autrement que dans l'ignorance qui provoque peur et violence, ils pourraient aller vers plus de sérénité et de paix.

*Michel Ummel, ancien (pasteur) dans la communauté mennonite du
Sonnenberg*

La Réformation et le renouveau du chant d'assemblée

Préambule récapitulatif:

A la fin du Moyen-Âge, la célébration de la messe est devenue l'affaire exclusive du prêtre. L'aspect eucharistique et la dimension de communion ont été presque occultés par d'autres priorités. Dès le VII^e siècle, la récitation silencieuse du canon de la messe par le célébrant est de règle; cette mesure coupe bien évidemment le lien entre prêtre et fidèles au cœur même de la célébration et le peuple se trouve condamné à la passivité du simple spectateur.

La communion régresse. Au IX^e siècle, elle ne s'établit plus qu'à une communion annuelle, pascale («Faire ses Pâques»). Cette pratique sera la normale jusqu'à la fin du Moyen-Âge.

L'autel est repoussé contre le mur et l'officiant préside la célébration le dos tourné à l'assemblée (cela durera jusqu'à Vatican II!).

Mais en marge de tout cela, les Pauvres de Lyon, à la suite de Valdo (XIII^e s.), et plus tard la «pré-réforme» de Bohême et de Moravie (Jan Hus) vont tenter de retrouver une piété plus communautaire. On revendique la communion sous les deux espèces.

Dans l'Eglise, Dominicains et Franciscains s'efforcent de remettre à l'honneur la prédication, qui a complètement disparu de la messe. Vers la fin du XV^e siècle, ils sont relayés par une partie du clergé des villes. C'est l'époque des cultes-prédications en langue du pays, en Allemagne du sud.

Ce sont tous ces éléments, entre autres qui amèneront à la Réforme.

Si nous revenons au titre de ce chapitre, la Réformation est aussi synonyme d'un profond renouveau du chant d'assemblée. La redécouverte de l'Evangile provoquera un véritable jaillissement de cantiques et de mélodies que les populations passées à la Réforme adopteront aussitôt: les chants de l'Allemagne luthérienne, d'abord, puis, une génération plus tard, les Psaumes de Genève (tradition réformée), qui seront traduits ensuite dans d'autres langues, dont l'allemand.

Rappel: plus de 11 siècles se sont écoulés depuis le moment où Ambroise de Milan, en 386, faisait chanter, pour les occuper et les instruire, les fidèles qu'il avait rassemblés dans la cathédrale (pour empêcher les hérétiques d'occuper cette dernière) et créait ainsi une forme de vrai chant d'assemblée, strophique et à la portée de chacun.

.....

Ce qui frappe, c'est la similitude d'intention chez Ambroise et chez les Réformateurs, malgré les différences de situations et de contextes.

Comme pour Ambroise, il s'agit, chez Luther et Calvin:

- **de donner au peuple chrétien une part active dans la célébration de Dieu et de sa louange;**
- **d'aider les fidèles à assimiler et à mémoriser la Parole de Dieu** («afin que la Parole de Dieu demeure parmi eux, grâce aux chants» Luther);
- **de pouvoir, grâce au chant, lutter efficacement contre toutes les forces qui tentent de miner la foi de l'Eglise.**

Les réformateurs auront néanmoins des positions contrastées quant à la musique et au chant.

Alors que Luther est le père du chant évangélique, des chorals, que Calvin va mettre toute son énergie à susciter l'adaptation intégrale des psaumes pour le chant d'assemblée, Zwingli, pourtant musicien accompli lui-même, bannit du culte tout chant et toute musique, mais établit le chant des psaumes dans les écoles et encourage le chant des chorals, à plusieurs voix, et la pratique instrumentale dans les maisons.

Voyons donc de manière plus détaillée quelle est l'attitude particulière de Luther, Zwingli et Calvin au sujet du chant et de la musique.

Martin LUTHER (1483-1546): ce théologien à la fois proche du peuple et rigoureux quant à l'interprétation du message évangélique discerne la nécessité d'associer les fidèles à la louange de Dieu. La Parole doit non seulement être lue et prêchée, mais aussi chantée et priée. «Dieu est présent lui-même, avec ses saints anges, lorsque, avec les anges et tous les élus, nous chantons les louanges du Seigneur».

Le chant est un moyen très fort pour manifester la communauté ecclésiale dans son unité. Il a donc pour thème le contenu de la foi. Les chorals luthériens sont en quelque sorte des **CONFESSIONS DE FOI CHANTEES**. Un vrai chant d'Eglise apparaît ainsi, avec les chorals de la tradition luthérienne. Les chants composés par Luther, et qui portent l'empreinte de sa forte personnalité, susciteront l'inspiration de toute une pléiade de poètes et de musiciens.

Luther reprend tout ce qui lui paraît utilisable dans l'ancienne tradition. Dans un premier temps, il garde les grands chants grégoriens de l'ordinaire de la messe (Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus et Benedictus, Agnus Dei) qu'il fait chanter par les enfants des écoles afin que ceux-ci, comme les

adultes, gardent le contact avec ces textes fondamentaux de la tradition. Mais il crée aussi des cantiques allemands à partir d'anciennes hymnes. Il reprend, remodèle ou complète ce qui existait déjà en langue allemande et recueille nombre de nouveaux cantiques. (cf. par exemple le 32-01, In Dulci Jubilo, qui date du XIV^e siècle, chanté longtemps en alternant les phrases latines et allemandes, le 32-02, du XV^e siècle, auquel Luther a ajouté 6 strophes sans même noter la mélodie tant elle était connue, le 44-02, à l'origine Innsbruck ich muss dich lassen (XV^e siècle), qui devint O Welt ich muss dich lassen).

Luther fait aussi confiance à la musique (qui doit tout de même être maîtrisée lors des cultes et ne pas «déborder»). Pour lui, elle est créature de Dieu, elle met en fuite Satan et tous les mauvais esprits lorsqu'on en use à bon escient.

C'est ainsi que Luther maintient les orgues.

Ceci explique que toute une musique chorale, vocale et instrumentale naîtra dans le luthéranisme allemand, motets et cantates, oratorios et Passions, à l'époque de Schütz, notamment (XVII^e siècle), puis à celle de Bach (XVIII^e siècle). Mais, comme déjà dit, une foule de cantiques en langue allemande verra le jour dès le XVI^e siècle.

L'apport de Luther à l'hymnologie

L'apport de Martin Luther à l'hymnologie n'est pas issu d'un projet systématique, mais il est constitué de créations isolées et occasionnelles qu'on peut cependant ramener à des catégories précises. La fin du Moyen Âge a déjà produit des cantiques, et Luther en a repris quelques-uns. Il n'en reste pas moins que le Réformateur allemand est à l'origine d'un nouveau chant qui sera une des grandes contributions du protestantisme au patrimoine de l'Église universelle.

Voici une liste de chants dus à Luther qu'on trouve dans Alléluia:

Des 8 psaumes:

- Ps 46 Ein feste Burg ist unser Gott ... (37-01, 37-03)
- Ps 130 Aus tiefer Not schrei ich zu dir (12-18)

Des 11 cantiques tirés d'hymnes latines

- Veni Redemptor gentium (31-03)
- Veni, Creator spiritus (35-01)
- Veni, sancta Spiritus (35-05)

Des 8 cantiques tirés de textes médiévaux divers

- Victimae paschali laudes (devient Christ lag in Todesbanden) (34-05)
- Gelobet seist du, Jesu Christ (32-02)

Des 12 cantiques sur des textes bibliques

- Vater unser (62-24)

Des 4 compositions libres

- Erhalt uns, Herr, bei deinem Wort (36-02, 62-74)
- Von Himmel kam der Engel Schar (32-05)

Voir aussi 32-04, 32-09, 41-03, 47-08, 61-11, 62-41, 63-33, 70-31

Au total, 43 compositions (texte ou texte et mélodie) sont dues avec certitude à Luther lui-même.

Huldrych ZWINGLI: né à Wildhaus dans le Toggenburg en 1484, curé à Glaris, aumônier des armées dans la campagne d'Italie, prêtre à Einsiedeln, puis, à partir de 1519, pasteur au Grossmünster de Zurich, ce célèbre Réformateur de la Suisse alémanique sera tué à la bataille de Kappel le 11 octobre 1531.

Notre recueil comprend une de ses mélodies; il s'agit du 47-02, «notre barque est en danger».

Etonnamment, ce musicien doué, qui jouait avec maîtrise de plusieurs instruments, interdit le chant et la musique à l'église. Pourquoi? Plusieurs suppositions ont été émises.

On a pensé que c'était une mesure provisoire, et que Zwingli, mort trop tôt, n'avait pu réaliser une réforme du chant qui le satisfasse.

On a aussi émis l'idée que, connaissant bien le pouvoir de la musique, il craignait son emprise sur la prière et les paroles liturgiques.

Enfin, et c'est peut-être le plus vraisemblable, Zwingli aurait estimé que rien ne devait troubler le silence et le recueillement de l'assemblée, seul le Saint-Esprit venant édifier les fidèles, par la Parole et par les sacrements (on distribuait la communion en silence, dans les bancs).

Cette insistance sur le silence et le recueillement pourrait être due à la doctrine de la prédestination, qui dit que chacun est seul à connaître la réalité de sa foi et ne peut juger de celle des autres, si bien que l'assemblée est constituée d'individus isolés et ne forme pas un corps à proprement parler.

Quoiqu'il en soit, Zwingli n'est pas un ennemi de la musique chorale et instrumentale puisqu'il encourage le chant des psaumes et des cantiques spirituels dans les écoles et qu'il pratique lui-même, chez lui, la musique instrumentale pure. C'est lui qui inspirera la création des «Hausmusiken», puis des «Collegia musica» qui sont à l'origine... de nos Conservatoires de musique! La musique est bannie de l'église, mais pas de la vie des gens et de la société.

Alors que Bâle et Strasbourg optent pour le chant des psaumes dans la liturgie, Berne, à la suite de Zwingli, supprime dans un premier temps le chant et les orgues. Mais sous l'influence de Bâle, Strasbourg et Genève, Berne se ralliera au chant de l'assemblée en 1574. Zurich s'y mettra aussi, finalement, en 1598.

Parce que le chant d'assemblée non accompagné présentait des difficultés, Berne choisit un accompagnement d'instruments à vent (cf. les instruments anciens que possède la paroisse de Sornetan)⁵.

Ce n'est qu'en 1730 que les orgues seront peu à peu rétablies. A Zurich, il faudra attendre le XIX^e siècle!

Il faut relever que là où subsista longtemps le chant d'assemblée a cappella, on se mit petit à petit à chanter à quatre voix.

Jean CALVIN (1509-1564): rappel : il fait partie de la deuxième génération des Réformateurs et le culte qu'il établit à Genève dès 1542 porte l'influence de son séjour à Strasbourg.

Calvin cherche à établir un chant dont la spécificité ecclésiastique soit évidente et que l'on ne puisse confondre avec les chansons profanes; ce sera le chant des psaumes.

Pour lui, l'usage d'instruments pour l'accompagnement du chant cultuel tel qu'il est décrit dans l'Ancien Testament correspond à un stade infantile de la foi. En Christ, nous sommes devenus adultes et n'en avons donc plus besoin. Cette compréhension se rapproche du refus de tout instrument dans les églises orthodoxes, où seule la voix humaine est acceptée dans les offices.

⁵ Les instruments à vent de Sornetan ont été en usage de 1709 jusqu'après 1825. Cette paroisse possède encore un livre de musique, utilisé jadis par les joueurs d'instruments de son église; daté de 1747, il a été écrit à la main par Jean François Juillerat, horloger, de Fornet-Dessous. Ces instruments, qui portent la marque «I.I.R» sur la grande clé, pourraient être l'œuvre de deux frères Jeanneret, Rière le Locle (probablement l'actuelle Chaux-du-Milieu).
(Source: Jura, treize siècles de civilisation chrétienne. Exposition à Delémont en 1981)

Le culte se célèbre «en présence de Dieu et de ses anges», une expression fréquente sous la plume de Calvin, et qu'on trouvait déjà chez les Pères de l'Eglise, et **le chant est une forme de prière.**

«Ce n'est pas chose inuentée depuis peu de temps. Car dans la première origine de l'Eglise, cela a ete, comme il appert par les histoires. Et mesme saint Paul ne parle pas seulement de prier de bouche, mais aussi de chanter. Et à la vérité, nous congnoissons par experience, que le chant a grand force & vigueur d'esmouvoir & enflamber le coeur des hommes, pour inuoquer & louer Dieu d'un zeile plus vehement & ardent. Il y a toujours à regarder, que le chant ne soit pas legier & volage: mais ait pois & maiesté, comme dit saint Augustin, & ainsi qu'il y ait grande difference entre la musique qu'on fait pour resiouyr les hommes à table & en leur maison: & entre les psalmes, qui se chantent en l'Eglise, en la presence de Dieu & de ses anges». (La forme des prieres et chantz ecclesiastiques, conclusions de l'Epistre av lectevr)

L'attitude de Calvin à l'égard de la musique comporte donc une certaine méfiance, car celle-ci peut aussi bien corrompre les mœurs qu'élever l'âme. **Dans le culte, l'esthétisme de la musique ne doit en aucun cas détourner l'attention des paroles chantées. La mélodie doit servir le texte, puisque le chant est prière.**

Les chants permettent de *«montrer que comme nous honorons Dieu d'un même esprit et d'une même foi, aussi nous le louons d'une commune et même parole, et quasi d'une même bouche, et ce, devant les hommes, afin que chacun entende manifestement la confession de la foi qu'à son frère, et soit édifié et incité à l'imitation de celle-ci»* (Institution chrétienne, III,c. 32 et 31).

Si l'on ne chante que des psaumes, c'est parce qu'ils ont été inspirés à David par le Saint-Esprit. Quand nous les chantons, c'est comme si le Saint-Esprit lui-même les mettait à nouveau en notre bouche.

(De la même manière, le chant des psaumes influencera le langage liturgique, qui est foncièrement biblique.)

Aux psaumes peuvent s'ajouter, pour être chantés: le Notre Père, le Credo, les dix commandements, les cantiques de Marie, Zacharie et Siméon.

Les Psaumes de Genève

Dès le début de son ministère à Genève, puis à Strasbourg, Calvin s'attache à créer un chant d'Eglise spécifique pour le culte.

En 1537, alors que Calvin, appelé par Farel, vient d'arriver à Genève, les pasteurs de cette ville écrivent au Conseil: «comme nous faysons (le culte), les oraisons des fidelles sont si froides que cela nous doyt tourner à grande honte et confusion. Ce serait chose bien expédiente à l'édification de l'esglise de chanter aulcungs (quelques) psaumes en forme d'oraysons publicqs (...) Les psaumes nous pourront inciter à eslever nos cueurs à Dieu, et nous esmouvoir à ung ardeur tant d'invoquer que de exalter par louanges la gloyre du nom de Dieu».

Mais l'année suivante, à la suite de profonds différends avec le Conseil, Calvin quitte Genève pour Strasbourg. C'est là qu'il publie, en 1539, le tout premier recueil connu intitulé «AVLCVNS PSEALMES ET CANTIQUES MYS EN CHANT».

Certains de ces psaumes sont versifiés par Calvin lui-même et 13 autres le sont déjà par **Clément MAROT**.

Les mélodies sont sans doute dues aux chantres strasbourgeois **GREITER et DACHSTEIN**. (cf dans Alléluia, par exemple, les N^{os} 1, 3, 36, 51, 68, 103, 130).

A peine rappelé à Genève, Calvin s'attelle à une nouvelle publication: «La forme des prières et chantz ecclésiastiques...» (1542). Préfacé par Calvin, ce recueil contient 30 textes de Marot, avec musique notée.

C'est **Guillaume FRANC**, chantre à Genève de 1541 à 1545, qui est l'auteur des mélodies.

A la fin de cette même année 1542, inquiété par la Sorbonne, Clément Marot se réfugie à Genève, remanie ses premiers psaumes, en ajoute de nouveaux, ce qui conduit à un total de 49 psaumes, plus le Décalogue et le cantique de Siméon. Calvin y développe sa préface et le recueil paraît le 10 juin 1543. Calvin voudrait que Marot poursuive son travail de versification, mais pour des raisons notamment financières, le Conseil de Genève est réticent. Marot part alors à Turin, où il meurt peu après.

C'est **Théodore de BEZE**, qui enseigne le grec à l'Académie de Lausanne, qui continuera le travail de Clément Marot. Il fait parvenir 34 nouveaux psaumes à Calvin.

Loys BOURGEOIS, nouveau chantre de Genève, s'empresse de les mettre en musique et ils sont publiés avec ceux de Marot en 1551 sous le titre «PSEAVMES OCTANTETROIS DE DAUID, MIS EN RIME FRANCOISE...». Remarquons, au psaume 86 la possibilité d'antiphoner le chant, 2 phrases antiphonnées puis 2 phrases chantées par tous, ceci deux fois de suite.

Mais Calvin n'est pas encore satisfait; il veut les 150 psaumes. Théodore de Bèze continue donc son travail. Comme Loys Bourgeois, entre temps, quitte Genève, Bèze reprend pour certains des nouveaux psaumes, des mélodies déjà existantes.

Heureusement, **Pierre DAVANTES**, grand connaisseur de grec et d'hébreux, mais aussi de musique, fournit quarante mélodies nouvelles et en 1562, soit deux ans avant sa mort, Calvin peut faire publier le psautier complet, avec 125 mélodies pour 152 textes, une proportion énorme.

Guillaume FRANC, le premier chantre de Genève, s'est établi à Lausanne. En 1565, il publie un recueil de psaumes «avec le chant de l'Eglise de Lausanne». Le nombre des mélodies y a été considérablement augmenté car on voulait éviter qu'il y ait deux psaumes pour une même mélodie (pour des questions de mémorisation avant tout, l'illettrisme étant fort répandu).

Dans Alléluia, nous avons des mélodies de Lausanne aux N^{os} 65, 75, 78, 108, 111, 139, 146B.

A noter que Calvin recourt aussi aux enfants des écoles pour qu'ils jouent en quelque sorte le rôle de chantres et apprennent le chant des psaumes aux adultes.

Quelques remarques:

- les mélodies n'utilisent que deux valeurs de notes, aujourd'hui, les blanches et les noires, alors qu'à l'origine il s'agissait de semi-brèves et de minimas
- il n'y a presque pas de ligatures de notes (exceptions: N^{os} 3, 19, 91, etc...)
- la déclamation est syllabique (une note par syllabe)
- à l'unité de mesure, la blanche, correspond l'unité de respiration, une demi-pause à la fin de chaque vers
- première et dernière note presque toujours longues
- syncopes, retards fréquents (qui ne suivent pas le rythme «parlé», donc déplacement d'accents)
- grande étendue des mélodies (jusqu'à une octave, voire une neuvième), mais toujours avec le souci du chant d'assemblée à l'unisson

- tons d'Église (tendances parfois au mineur ou au majeur).
- variétés des rythmes, symboles mélodiques, recherche de contrepoints
- les musicologues ont découvert des parentés entre les mélodies de certains psaumes et d'anciennes mélodies latines. C'est le cas à propos du psaume 80 et de la séquence «Victimae paschali laudes». Le psaume 31 aurait ainsi un lien mélodique avec l'hymne «A solis ortus cardine», le psaume 39 avec le «Pange lingua», etc. Le psaume 124 serait apparenté à l'hymne «Ad coenam agni providi».

Une autre remarque, mais qui est importante. Quand on parle des psaumes, on pense d'abord à Calvin. C'est bien normal, car il est véritablement le père du Psautier genevois. Mais l'idée de chanter des psaumes était déjà dans l'air bien avant la Réforme de Genève.

En 1524, Luther avait écrit à Spalatin, espérant obtenir de lui des textes versifiés dont les paroles soient très simples, dans un langage courant, et aussi proches que possible du texte original des psaumes. Depuis 1525 s'élaborait à Strasbourg un Psautier répondant en tous points à ces exigences et qui devait aboutir, en 1538, à une édition des 150 psaumes. Sous l'inspiration de Bucser, une équipe de chantres composaient vers et mélodies qu'on allait retrouver à Bâle, Constance, Zurich et même au-delà. Ce sont ces chants (en allemand!) que Calvin a pu entendre quand il était à Strasbourg. Il en sera bien évidemment influencé.

Une dernière remarque. A la Réforme, on l'a vu, le chant contribua largement à la diffusion de l'Évangile dans les populations. Et n'oublions pas que, grâce au savoir-faire des imprimeurs, on se mit à imprimer aussi les mélodies, sous la forme de feuillets isolés, puis de petites collections de chants (Achtliederbuch, Nuremberg 1523/24) ou de recueils plus développés (Enchiridion d'Erfurt, 1524). Certains de ces recueils étaient à quatre voix (Wittenberg 1524), d'autres à une voix, pour les paroisses (Wittenberg 1529 et Leipzig 1545). Mais longtemps, pourtant, c'est par cœur que l'on continua à chanter, preuve s'il en est que «Le chant a grand force & vigueur d'esmouvoir & enflamber le cœur des hommes, pour invoquer & louer Dieu d'un zèle plus véhément & ardent» (Calvin). «Doppelt betet wer singt» (Luther). «Qui bene cantat, bis orat. Chanter, c'est prier deux fois» (St-Augustin, disciple d'Ambroise de Milan).

Etre protestant, réformé: quelques témoignages.



Je suis protestant

Je suis protestant. Je le suis par naissance et par éducation. Je le suis par atavisme, en quelque sorte. Je suis né à Tramelan et y ai toujours demeuré, restant de surcroît profondément attaché à cette cité. Ces quelques considérations relatives à mes origines expliquent peut-être pourquoi j'ai toujours trouvé quelque grandeur à la comparaison que beaucoup aiment à établir entre l'habitant de nos vallées et le sapin qui domine le paysage, encore que je sois profondément réfractaire aux clichés et autres a priori pseudo-identitaires. Mais le sapin est un individualiste, qui ne se laisse pas mettre en rang. On n'imagine guère une allée de sapins. Ce n'est pas non plus un arbre d'ornement, ni un géant prétentieux devant lequel on pourrait s'extasier. Toutefois, au crépuscule, chaque sapin se détache et se profile nettement à l'horizon.

Je suis protestant. Terme que je préfère, je l'avoue, à celui de réformé, ou d'évangélique. Parce qu'il me paraît contenir une humble affirmation doublée d'un souci de cohérence: je proteste de ma (bonne) foi. Ich stehe ich, ich kann nicht anders. Je me reconnais pleinement, éthiquement et philosophiquement, dans le concept de protestantisme libéral. Ma foi est quête plutôt que dogmes, et je me sens aussi peu à l'aise avec le magistère catholique qu'avec les professions de foi déclamatoires et enthousiastes des milieux pentecôtistes par exemple. Je suis également indéfectiblement attaché au principe de laïcité et réfractaire à l'idée qu'un parti quel qu'il soit puisse réclamer pour lui l'exclusivité de l'Évangile ou même prétendre l'incarner mieux que d'autres. Si les choix partisans qui sont les miens ont bien sûr aussi à voir avec mes convictions religieuses, bien loin de moi l'idée qu'on pourrait établir comme une filiation automatique entre la paroisse à laquelle j'appartiens et la formation politique dont je suis membre.

La politique constitue un volet important de mon existence. Je crois pouvoir dire, en toute sincérité, que je n'ai jamais eu de plan de carrière ni d'ambitions particulières. Il me paraît naturel de faire «ma part» ou, plus exactement, celle que d'autres estiment me revenir. J'ai exercé – et je continue à le faire – divers mandats politiques, certes modestes, à l'échelon de mon canton, de ma région et de ma commune, sans succomber, crois-je, aux mirages des fonctions modestes qui ont été ou sont les miennes. Peu enclin à participer – peut-être est-ce une erreur – aux marchandages politicards et aux réseaux d'influence, et appartenant à un parti – le Parti socialiste – souvent minoritaire, je ne parviens pas toujours à faire triompher mes idées. Je m'efforce surtout de rester fidèle à mes valeurs, ce qui m'a valu le qualificatif de «placido-calviniste» décerné par

le principal journal régional. Je ne peux en effet me résoudre à considérer le «cirque politico-médiatique» avec une certaine distance, à prendre avec légèreté les débordements oratoires qui le caractérisent. Pour moi, la politique est une chose sérieuse; d'ailleurs je ne comprends pas toutes celles et ceux qui disent ne pas s'y intéresser. «L'Homme est un animal politique», disait Aristote et, par conséquent, comme j'aime à le répéter à mes élèves, la politique, c'est la vie, avec ses ombres et ses lumières. Pour ma part, je ne regrette rien, et il m'aurait paru lâche de refuser de descendre dans l'arène, quoi qu'il m'en ait parfois coûté.

Existe-t-il une manière spécifiquement protestante de «faire» de la politique? Une perspective comparatiste mettant face à face les Etats de tradition protestante et ceux dont la population est très majoritairement catholique ou orthodoxe – pour se cantonner de manière arbitraire au monde occidental – ne fournit que des résultats nuancés. On peut sans doute établir quelque lien, comme le fit autrefois Max Weber, entre le protestantisme et une certaine forme de capitalisme, fondée notamment sur un secteur bancaire fort. On peut constater que les pays de tradition luthérienne ont développé des modèles de solidarité solides et performants, qui s'appuient peut-être sur une certaine éthique de la responsabilité protestante, mais qui ne correspondent cependant en rien à la philosophie des classes dominantes américaines – et protestantes elles aussi. L'élément le plus probant est sans doute la place que les femmes ont su prendre dans l'arène politique, place d'autant plus en vue que l'on monte vers l'Europe septentrionale de tradition protestante. C'est également dans ces mêmes pays que sont apparus et qu'ont prospéré les mouvements écologistes. On s'y est aussi montré plus ouvert aux formes de vie alternatives, plus libéral en matière de sexualité. Est-ce pour autant une question de confession? Je me garderai bien de trancher.

Si, et de manière strictement personnelle, je devais tenter d'appréhender les liens qui existent entre ma vision du protestantisme et la conception que j'ai de la politique, j'évoquerais en premier lieu une certaine éthique de la liberté et de la responsabilité individuelles. Méfiant face aux mouvements de masses, aux grandes manifestations, et plus encore face aux campagnes médiatiques qui instrumentalisent les instincts et les peurs, j'ai souvent le réflexe de prendre le contrepied, quitte à me rallier ensuite, après avoir mûrement réfléchi à la question. J'ai – la lecture de Sartre y est aussi pour quelque chose – le souci d'affirmer en toute humilité ma condition d'homme responsable devant les Hommes, devant Dieu, et

surtout d'être cohérent avec moi-même. Il y a là sans doute quelque chose du libre-arbitre protestant, de la liberté fondamentale que la Réforme donne à l'Homme, une liberté revendiquée et assumée.

Socialiste, j'ai de ce courant de pensée une conception d'abord exigeante pour celui qui la professe. Je m'efforce de ne pas seulement porter les soucis et les revendications de ceux auxquels j'appartiens, et encore moins d'être le porteur d'eau de quelconques lobbies, dont l'opacité n'a d'égale, à mes yeux, que l'influence considérable qu'ils exercent sur la vie politique suisse. Si j'ai cherché à Berne à défendre les intérêts du Jura bernois, cela n'a jamais été, du moins l'espéré-je, au prix d'une indifférence au devenir des autres régions. Je tâche également de penser mon action politique en termes de durabilité, conscient de ma responsabilité à l'endroit des générations futures.

J'éprouve également une certaine aversion – qu'on prête souvent, à tort ou à raison, aux protestants – pour le culte du paraître, les mises en scène, pour tel politicien en vue qui convoque les médias pour son mariage, pour tel autre qui s'adonne au jogging sous des centaines de flashes. Je préfère la sobriété suisse aux fastes et à la solennité françaises. Je crois nécessaire de donner leur juste poids aux mots et, à ce titre, me méfie des effets de manche et des artifices oratoires. Je ne peux me départir de l'impression que beaucoup de mots ont été galvaudés dont nous aurions besoin aujourd'hui pour dire la montée des populismes partout en Europe. Je revendique un droit à la complexité, à la nuance, à la prudence, cherche à intégrer les paramètres les plus divers au moment de définir mes options. Surtout, je ne voudrais pas que l'on puisse, un jour, me jeter à la figure que j'ai menti – ou que je suis une girouette.

En ces temps où, comme disait Michel Rocard, la politique devient inaudible dès lors qu'elle dure plus de cinq minutes, où les acteurs politiques semblent vivre les yeux rivés sur les sondages, échafaudant de fumeuses stratégies électoralistes et se contentant de promettre au peuple ce qu'il veut entendre tout en sachant qu'il ne l'aura pas, je ne constitue sans doute pas un modèle pour qui veut faire carrière. En contrepartie, peut-être ai-je le privilège de pouvoir me regarder chaque matin dans le miroir sans trop faire violence à ma conscience. Vous avez dit «protestant attitude»?

Christophe Gagnebin, conseiller municipal à Tramelan, dicastère de l'urbanisme, des transports et de l'environnement, membre du Conseil du Jura bernois, ancien député au Grand Conseil

«En quoi suis-je protestant/réformé, et ce que ça implique dans ma vie et dans mes choix (professionnels et/ou privés)»

Lorsque la demande m'est parvenue de faire part de mon témoignage sur cette question, j'ai tout d'abord hésité, car pour moi vivre sa foi est quelque chose de très personnel et intime, qui me nourrit de l'intérieur et me fait agir en conséquence, mais dont on discute rarement ouvertement dans le cadre de mon travail ou dans la vie de tous les jours. Je partage les questions spirituelles avec un cercle restreint de personnes en qui je peux avoir complète confiance. Il y a parmi ces amis une juive, une catholique, une baptiste, une bouddhiste, un musulman et un agnostique. Je constate en écrivant ces lignes la variété et la richesse qu'implique cette liste et la chance que j'ai de pouvoir échanger avec ces personnes sans jugements! Les discussions sont parfois animées, mais jamais violentes et toujours dans le but d'avancer.

J'ai par conséquent jeté un regard en arrière sur mon parcours de vie et ai ainsi constaté que mon héritage familial du point de vue spirituel a certainement beaucoup influencé mes choix et mes rencontres. Mes ancêtres sont en effet des Vaudois du Piémont, des protestants italiens ayant débuté leur mouvement de «protestation» à la fin du 12^{ème} siècle déjà et ayant résisté depuis toujours à de nombreuses persécutions. Je dois donc avoir dans mon héritage génétique cet esprit d'ouverture et de résistance qui me porte à aller vers l'autre et à partager mon humanité avec les personnes que je rencontre, quelles qu'elles soient.

Née au Canada, j'ai depuis déménagé douze fois, dans des régions et pays très diversifiés. Ce melting-pot de cultures spirituelles, musicales et linguistiques font que dans mon métier de cantatrice et pédagogue du chant, je peux vivre et faire vivre le partage humain d'une manière ouverte et enrichissante à de nombreux niveaux. J'ai choisi un domaine dans lequel je peux partager ma foi et mon amour du prochain par le chant, et je remercie le Seigneur tous les jours pour m'avoir permis de baigner dans la musique depuis ma naissance.

Je pense profondément que cette foi intérieure me donne une grande force pour vivre au quotidien les belles rencontres qui se présentent sur mon chemin, et je continuerai à prier pour que le monde se développe plus dans le partage que dans le conflit.

Alessandra Boër, cantatrice et pédagogue du chant

Pour moi, être protestante, c'est par exemple:

- Agir selon les valeurs chrétiennes dans mon quotidien et les promouvoir auprès des personnes que je côtoie.
- Faire preuve d'ouverture, accepter chaque personne comme elle est.
- Chercher à faire au mieux pour tous.
- Être au service de ma famille, de mes amis, de mes collègues et des élèves.
- Chercher à calmer les conflits plutôt qu'à les attiser et aider si possible à les résoudre.
- Refuser d'agir contre mes convictions ou ma foi.
- Discuter de Dieu ou autres sujets spirituels ou philosophiques en encourageant mes interlocuteurs à chercher plus loin et en leur faisant part de mes croyances ou expériences.
- Prendre le temps de passer de chouettes moments avec ma famille, mes amis ou connaissances.

Claire Zwolenszky, enseignante

Toujours réformé, réformer toujours

Sans être un féru de la Bible, sans avoir de lien direct avec des textes de ce livre sacré, en toute humilité, je vous livrerai dans ces quelques lignes ma pensée de laïc par rapport au thème de cette année. Je ne suis pas un fin connaisseur des textes bibliques. Mais le titre d'aujourd'hui me fait penser à plusieurs choses vécues dans la vie jusqu'à présent.

Toujours réformé, réformer toujours comme le lien indissociable et quasi éternel avec le monde scout qui laisse des traces profondes, positives, utiles dans le caractère d'une personne. La devise dit bien d'ailleurs: SCOUT TOUJOURS PRÊT. Ne voilà pas là un peu une similitude entre le disciple de Baden Powell toujours présent pour servir et le paroissien toujours réformé depuis son baptême, par le catéchisme puis le mariage et la disparition de ses proches, également toujours prêt à aider ?

Toujours réformé, réformer toujours comme un citoyen d'origine très ancienne tessinoise, d'une famille ancrée aux portes de la Terre Sainte régionale depuis plus d'un siècle, donc de père catholique, mais finalement baptisé réformé grâce à l'œcuménisme vivant chez ses parents. Vivre la Réforme en participant à toutes les étapes. Étant adolescent, puis jeune adulte empreint des philosophies du monde, de tendance athée, il fallait écouter sa mère. Elle qui expliquait que la Foi pouvait être peu

.....

de chose pour un étudiant, mais qu'il ne fallait pas l'oublier, qu'avec le temps, nous en aurions peut-être besoin.

Toujours réformé, réformer toujours comme une résurrection après une étape de vie difficile dans une union chaotique. Une renaissance dans laquelle le paroissien retrouve la sérénité dans une jeune famille, avec une douce moitié réformée calviniste d'outre-mer. Retrouver la richesse de la société réformée de nos contrées. Participer à des actions altruistes telles que les ventes de paroisse et autres aides de ce genre.

Toujours réformé, réformer toujours

Toujours réformé oui. Réformer toujours, pas forcément. C'est l'Homme qui doit trouver la Réforme. Ma vie jusqu'à présent m'a montré que ce n'était pas la réformation récente de ma paroisse qui m'a fait revenir à un moment donné, mais c'est simplement l'ouverture originelle de la chrétienté qui m'a appelé: la Foi, aussi humble soit-elle.

Daniel Zanetta, policier

Etre réformé... aujourd'hui ?

Ce terme de «réformé» est un participe passé qui évoque tout d'abord un état révolu, passé, fini...

Ou bien un état d'incapacité ou d'inaptitude au service militaire par exemple. Mais rien de dynamique ou en devenir...

Alors qu'il s'agit d'un processus jamais achevé; en effet on devrait dire «reformandus», c'est à dire en cours de réforme, en mouvement. Je préférerais la notion de témoin toujours et partout, et donc aussi dans sa vie professionnelle. Mais alors quel défi! Et est-ce bien compatible ou nécessaire? Si oui, quel programme!

Et puis, le domaine de la santé tout particulièrement se joue dans le professionnalisme et dans la relation au patient.

Mais voilà, comme chacun, je suis confronté aux hauts et bas de ma vie intérieure et constamment remis en question au contact des patients et des collaborateurs. Il devient vital de se savoir accompagné et précédé par celui qui tient toute vie entre ses mains. Quelle que soit mon occupation et particulièrement lors de choix difficiles et de grosses responsabilités, j'ai si souvent ressenti l'absolue nécessité de me mettre à l'écoute et de tout simplement prier...

Voilà qui est vite dit, pas toujours pratiqué, mais en prenant distance je réalise que je n'ai jamais été abandonné même dans des traversées de

.....

désert ou en période de sécheresse.

Alors finalement... je suis infiniment reconnaissant d'une part d'avoir été accompagné (parfois en secret ou en silence) et d'autre part des dons si largement et gratuitement accordés. A moi, comme à chacun de nous d'ailleurs, de les partager avec les autres, en un mot d'être témoin ici et aujourd'hui...

Jacques Etienne Rouge, chirurgien à la retraite

Quelques réflexions de protestant-réformé

S'il est plus facile de décrire le style de vie des diverses communautés protestantes, il est bien plus difficile de décrire l'homme ou la femme protestant/e. Actuellement, et ceci vaut moins que pour d'autres confessions, le protestantisme s'exprime chez nous par l'appartenance à une institution ou à une communauté. La foi protestante ne s'exprime pas forcément de manière importante au niveau ecclésial, mais bien plus au niveau personnel, familial et aussi professionnel.

N'y a-t-il pas un certain esprit protestant ou également un certain style de vie protestant? Ne pensons-nous pas par exemple aux cités de Calvin, de Zwingli ou de Haller avec des gens attachés à l'esprit et à l'intériorité plutôt qu'à une communauté de professants? Ne sommes-nous pas des fois un peu hostiles à recevoir des directives morales, religieuses et même sociales en préférant cultiver notre libre arbitre ou notre liberté tout court? Personnellement je me reconnais bien dans ces réflexions assez simples mais vraies et sincères. Alors il faut veiller à ne pas succomber au fanatisme puisque un protestant très exigeant sur le plan intellectuel pourrait s'y perdre. La voie médiane sont le bon sens, la rigueur de l'esprit et l'honnêteté en toute circonstance, y compris sur le plan moral, en acceptant de défendre des positions un tant soit peu «anciennes» parfois. Le protestant se doit de défendre l'humanisme avec tous ceux qui se soucient de l'avenir social et naturel. Erich Fuchs, Dr en théologie et pasteur, professeur honoraire de l'université de Genève, directeur du Centre protestant des études (CPE) l'a dit en ces termes. «c'est pourquoi les protestants doivent combattre la tentation de se replier dans un ghetto religieux, loin des conflits de ce monde, comme si la justice dont parle l'évangile était réservée aux seuls chrétiens» et Erich Fuchs cite un théologien chrétien donnant une définition possible du fondamentalisme que l'on pourrait déceler dans certains milieux protestants: «L'approche fondamentaliste est dangereuse, car elle est attirante pour les personnes qui cherchent des réponses bibliques à leurs problèmes de vie. Elle peut les duper en leur offrant des interprétations pieuses mais illusoirs,

.....

au lieu de leur dire que la Bible ne contient pas nécessairement une réponse immédiate à chacun de leurs problèmes. Le fondamentalisme invite, sans le dire, à une forme de suicide de la pensée humaine. Il met dans la vie une fausse certitude, car il confond inconsciemment les limitations humaines des messages bibliques avec la substance divine de ce message.»

Alors être protestant-réformé aujourd'hui veut dire: rester ouvert au monde, ne pas se laisser enfermer dans des dogmes politiques, culturels, spirituels et autres qui empêchent que l'homme développe son libre arbitre, tout en sachant que nous ne sommes pas seuls au monde et que nous devons tendre la main aux plus faibles et aux moins chanceux. C'est alors que nous rappelons nos racines chrétiennes protestantes avec les maîtres mots qui sont liberté et responsabilité en dehors d'une autorité doctrinale, sans dogme obligé ni de morale édictée par l'Eglise.

Mario Gfeller, juge

Quelques réflexions sur le thème «Toujours réformé, réformer toujours»

Le fait d'être réformé tient pour moi tout d'abord des hasards de la vie: je suis né dans la région, alors essentiellement protestante, et j'ai été élevé par des parents de cette même religion. Ce n'est donc pas un choix au départ, mais la continuation d'une tradition familiale et locale.

Aujourd'hui, après un parcours de vie de 66 ans, je peux affirmer toutefois que la religion réformée a planté ses racines profondément dans mes chairs. Par diverses expériences vécues, je porte toutefois aujourd'hui un regard plus curieux et ouvert sur d'autres religions non chrétiennes qui comportent aussi des attitudes, des convictions, des valeurs essentielles dignes et importantes. A chacun sa croyance – pas de prosélytisme! Le chrétien ne détient pas le monopole de la seule et unique vérité.

Les fondements du protestantisme correspondent bien aujourd'hui à mes convictions profondes. Pour moi, deux éléments essentiels structurent l'esprit du protestantisme:

1) «Dieu seul est Dieu»:

Seul Dieu est divin. A part lui, rien n'est saint, rien n'est sacré, rien ne doit être vénéré en dehors de lui.

2) «Je suis devant Dieu»:

La foi ne consiste pas à s'intégrer dans l'Eglise, à adhérer à ses enseignements, à se soumettre à ses lois, à suivre ses pratiques. Elle est rencontre personnelle et dialogue intime avec Dieu, sans hiérarchie intermédiaire.

Je pense que le fait d'être réformé, avec toutes les traditions qui y sont liées, a des influences (souvent latentes) sur mon comportement et ma façon d'appréhender les relations humaines.

Au niveau professionnel (ancien directeur de banque) j'ai toujours essayé d'appréhender les choses difficiles en prenant une certaine hauteur, de traiter les cas avec humanisme, en observant toujours une éthique personnelle basée en partie sur mes convictions chrétiennes. Cela n'a pas toujours été facile, la dure réalité du monde des affaires peut parfois se montrer contradictoire avec des convictions personnelles. Le bilan final est toutefois plutôt positif à mon sens, et je pense avoir accompli mon devoir «d'homme» au plus près de ma conscience.

Sur le plan privé/familial, j'ai surtout été très marqué par la mort de ma fille Estelle à l'âge de 11 ans, d'un cancer. Cet événement n'a pas renforcé ma foi: au contraire, il m'a fait douter à certains moments et m'a fait prendre quelques distances. J'ai aujourd'hui accepté cette épreuve, mais je n'ai pas eu vraiment de réponse à la question du pourquoi que je me pose encore aujourd'hui, après 24 ans de séparation! Je pense que je n'ai pas encore fait complètement le deuil de cette disparition.

Quant à «réformer toujours», je suis dubitatif. Il ne faut surtout pas réformer pour réformer.

L'Eglise protestante est toutefois aujourd'hui contrainte et forcée de s'adapter au monde moderne, surtout dans ses structures (contraintes financières, vocations), ce qui n'est pas forcément un bien. J'espère qu'elle n'oubliera pas que l'homme/la femme doivent rester au centre de ses préoccupations et non pas l'institution en tant que telle. A cet égard, certaines «communautés chrétiennes» ont malheureusement une longueur d'avance sur nous...

Jean-Claude Schnegg, banquier à la retraite

Seconde partie: pistes pour le culte



Propositions de textes bibliques

Un des défis relevés par la Réforme aura été de mettre la Bible à la disposition du plus grand nombre : en profitant de l'invention de l'imprimerie pour le diffuser, en offrant une éducation à chacun pour pouvoir la lire et en traduisant dans la langue des gens (langage vernaculaire) les textes jusque-là lus en latin.

Il pourrait donc être intéressant de faire ressortir particulièrement le(s) texte(s) biblique(s) choisis pour le culte de ce Dimanche de l'Église.

Quelques exemples possibles et non exhaustifs:

- duo texte et musique: lire un texte biblique accompagné d'une improvisation musicale qui soulignera les effets du récit
- narration du texte biblique plutôt que lecture
- lire le même texte dans plusieurs traductions: par exemple une traduction habituelle (Bible en français courant ou TOB) et une traduction plus littérale qui permet mieux de sentir la langue originale du texte (par exemple la traduction Osty et Trinquet du Nouveau Testament ou alors la traduction extrêmement proche de l'original d'André Chouraqui) ⁶.
- proposer une lecture plus méditative s'approchant de la «Lectio divina»: le texte est lu plusieurs fois, accompagné de temps de silence qui permettent aux auditeurs de «s'immerger» dans le récit.

Quant au choix des textes, tous sont possibles bien sûr! Mais...

On s'accorde à dire que c'est la lecture que Luther a fait de **l'épître aux Romains et de celle aux Galates** qui lui ont fait découvrir ce qu'on appelle la «justification par la foi» qui a été au centre de sa réflexion de Réformateur.

Il serait donc possible de proposer quelques passages de ces épîtres, en particulier **Romains 1, 16-17**:

«Car je n'ai pas honte de l'Évangile: il est puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du Juif d'abord, puis du Grec. 17 C'est en lui en effet que la justice de Dieu est révélée, par la foi et pour la foi, selon qu'il est écrit: Celui qui est juste par la foi vivra⁷.»

⁶ On trouve des liens vers différentes traductions sur le site: <http://www.lexilogos.com/bible.htm>

⁷ Les citations bibliques suivent la traduction de la TOB

Une affirmation que l'apôtre Paul développe dans les chapitres suivants (voir en particulier Romains 3, 21-26; 4, 1-5; 5, 1-11).

Voici comment Luther décrit sa découverte dans la préface de ses œuvres rédigées en 1545:

*«J'avais brûlé du désir de bien comprendre un terme employé dans l'épître aux Romains au premier chapitre, là où il est dit: "La justice de Dieu est révélée dans l'Évangile" car jusqu'alors j'y songeais en frémissant. Ce mot de "justice de Dieu" je le haïssais (...). J'entendais par là la justice (...) formelle ou active, celle par laquelle Dieu est juste et qui le pousse à punir les pécheurs et les coupables. Malgré le caractère **irréprochable** de ma vie de moine, je me sentais **pécheur** devant Dieu; ma conscience était extrêmement inquiète (...). Aussi je n'aimais point ce Dieu juste et vengeur. (...) Enfin, Dieu me prit en pitié. Pendant que je méditais, jour et nuit, et que j'examinais l'enchaînement des mots "La justice de Dieu est révélée dans l'Évangile comme il est écrit: le juste vivra par la foi", je commençais à comprendre que la justice de Dieu signifiait ici la justice que Dieu **donne** et par laquelle le juste **vit**, s'il a la foi. Le sens de la phrase est donc celui-ci: L'Évangile nous révèle la justice de Dieu, mais "la justice passive", par laquelle Dieu dans sa miséricorde nous justifie⁸ au moyen de la foi, comme il est écrit: le juste vivra par la foi. Aussitôt je me sentis renaître, et il me sembla être entré, dans des portes largement ouvertes, au paradis même. Dès lors, l'Écriture toute entière prit à mes yeux un aspect nouveau.⁹»*

Pour Luther, cette découverte correspond donc à un renversement, à un **retournement** complet de la pensée! N'est pas **juste** celui qui vit selon les règles de la bonne morale (fut-elle chrétienne), est juste celui qui a **la foi**, celui qui croit que Dieu le considère comme juste, que Dieu l'aime comme **son enfant**.

Beaucoup de récits bibliques abordent les thèmes indiqués. Nous en donnons quelques-uns à titre d'exemple et de choix possibles pour le culte.

La foi

Le problème aujourd'hui avec ce mot, c'est qu'on ne sait plus forcément ce qu'il veut dire, ou plutôt qu'on considère qu'avoir la foi c'est croire à un certain nombre d'affirmations religieuses, de «dogmes». Mais il serait

⁸ Nous rend justes

⁹ Cité dans: Georges Casalis, *Luther et l'Église confessante*, éd du Seuil, coll. Maîtres spirituels, 1962. C'est nous qui marquons les mots en gras

préférable de le remplacer par «**avoir confiance**» si vous choisissez un texte qui utilise ce mot.

Parce que c'est bien de cela dont il s'agit: avoir confiance ou pas, en Dieu, en Jésus, en la vie, en les autres. Parce que la confiance fait entrer dans une logique de gratuité, comme ce salut gratuit, sans condition, offert par Dieu (et redécouvert par Luther).

Le Nouveau Testament rapporte toute une série de paroles de Jésus et aussi de récits de guérisons qui utilisent ce thème de la foi-confiance.

Un exemple: **Matthieu 17, 20**

«Il leur dit: “A cause de la pauvreté de votre foi. Car, en vérité je vous le déclare, si un jour vous avez de la foi gros comme une graine de moutarde, vous direz à cette montagne: Passe d'ici là-bas, et elle y passera. Rien ne vous sera impossible”».

Ou alors: «A cause de votre manque de confiance. Si vous aviez un petit rien de confiance, rien ne vous serait impossible!»

Il serait possible ensuite de méditer cette parole en se demandant ce que la confiance peut changer: dans notre vie, dans nos relations, dans notre monde.

Un retournement

A travers sa découverte de Romains 1, Luther vit un retournement complet de ses valeurs : la valeur d'un humain ne dépend ni de son rôle, ni de ses qualités, ni de la perfection de son comportement. Sa valeur vient du seul fait que Dieu l'aime de manière inconditionnelle.

Dans notre monde où ce qui est important doit avoir de la valeur (marchande!), où les qualités d'efficacité, de concurrence, de rentabilité sont sans cesse mises en avant, où le paraître (serait-il passé par Photoshop) semble prendre une place démesurée, ce retournement des valeurs a sans doute encore des choses à nous dire.

Et ce retournement est omniprésent dans la Bible et les Evangiles.

A commencer dans les Evangiles par la naissance de Jésus, «un Sauveur qui est le Christ Seigneur¹⁰» dans une écurie... et à finir par la mort du «Fils de Dieu¹¹» sur une croix, le pire et le plus honteux des supplices humains...

Un retournement souligné par plusieurs paroles de Jésus. Par exemple:

Marc 10, 31: «Beaucoup de premiers seront derniers et les derniers se-

¹⁰ Luc 2,11

¹¹ Matthieu 27, 54

ront premiers» (qui conclut le dialogue¹² entre Jésus et le jeune homme riche où Jésus utilise cette image renversante elle aussi: «Mes enfants, qu'il est difficile d'entrer dans le Royaume de Dieu! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu.»!)

Ou encore la réponse donnée par Jésus aux disciples qui demandent qui est le plus grand, lorsque Jésus place un enfant parmi ses disciples et leur dit: En **Marc 9, 33-37**: «Si quelqu'un veut être le premier, il doit être le dernier de tous et le serviteur de tous».

Ou en **Luc 9, 46-48**: «Car celui qui est le plus petit parmi vous tous, c'est lui qui est le plus grand.»

Il y a sans doute, à partir de ces textes, à réfléchir aux valeurs qui dirigent notre monde et à celles que Jésus nous propose.

La justice

Enfin, deux paraboles illustrent fortement ce retournement des valeurs et des manières de penser. Chacune aborde à sa manière la question de la justice... et mettent bien à mal notre conception habituelle de la justice!

Matthieu 20, 1-16: la parabole des «ouvriers de la onzième (ou dernière) heure».

Une scène quotidienne en Palestine: des ouvriers qui se font engager et payer à l'heure en fin de journée; et quand l'heure de la paie vient ... ceux qui n'ont travaillé qu'une heure reçoivent autant que ceux qui ont trimé toute la journée!

Une histoire scandaleuse, oui, qui met à mal toute notre conception du travail et du salaire! A mal toute notre compréhension de nos œuvres et de notre mérite!

Luc 15, 11-32: la parabole du «fils retrouvé» ou de «l'enfant prodigue».

Là aussi, une histoire du quotidien de l'époque: un partage d'héritage. Et une histoire qui finit bien puisque le père accepte comme son fils retrouvé, on pourrait dire ressuscité, son cadet qui est parti et a dilapidé son héritage. Sauf que ... l'histoire de Jésus ne s'arrête pas là: elle nous parle encore de la réaction de l'aîné qui se fâche!

Et bien sûr que selon les critères de la justice habituelle, il a bien raison de se fâcher! Je voudrais d'ailleurs bien savoir lequel de nous ne se fâcherait

¹² Marc 10, 17-27

pas devant une telle injustice de son père...

Mais que Jésus veut-il nous faire comprendre avec des paroles si renversantes ?

Bref, 500 ans après la Réforme, les récits bibliques ne connaissent pas l'usure du temps et ont sans doute encore des choses à nous dire...

Alain Wimmer



Textes méditatifs ou poétiques

Devenir responsable...

Chapitre 1

Je descends la rue
Il y a un grand trou dans le trottoir
J'y tombe. Je suis perdu
Je me sens sans aide. Ce n'est pas de ma faute
Cela me prend une éternité pour trouver le moyen de sortir du trou.

Chapitre 2

Je descends la même rue
Il y a un grand trou dans le trottoir
Je prétends que je ne le vois pas. J'y tombe une fois de plus
Je n'arrive pas à croire que je suis au même endroit
mais ce n'est pas de ma faute
Il me faut un long moment pour me sortir du trou.

Chapitre 3

Je descends la même rue
Il y a un grand trou dans le trottoir
Je vois qu'il est là. Pourtant j'y tombe encore
C'est devenu une habitude
Mais mes yeux se sont ouverts. Je sais où je suis
J'assume ma responsabilité
J'en sors immédiatement.

Chapitre 4

Je descends la même rue
Il y a un grand trou dans le trottoir
Je le contourne.

Chapitre 5

Je descends une autre rue.

Résister... Signature réformée?

Un jour, l'âne d'un fermier était tombé dans un puits.

L'animal gémit pitoyablement pendant des heures et le fermier se demandait quoi faire.

Finalement, il décida que l'animal était vieux et que le puits devait disparaître. De toute façon, ce n'était pas rentable pour lui de récupérer l'âne. Il invita tous ses voisins à venir l'aider. Ils saisirent tous une pelle et commencèrent à boucher le puits.

Au début, l'âne réalisa ce qui se produisait et se mit à crier terriblement. Puis, à la stupéfaction de chacun, il se tut.

Quelques pelletées plus tard, le fermier regarda dans le fond du puits et fut étonné de ce qu'il voyait: avec chaque pelletée de terre qui tombait sur lui, l'âne faisait quelque chose de stupéfiant: il se secouait pour enlever la terre de son dos et montait dessus. Bientôt, à l'extrême étonnement de chacun, l'âne sortit du puits et se mit à trotter!

La vie va essayer de vous engloutir de toutes sortes d'ordures.

Le truc pour se sortir du trou est de se secouer pour avancer.

Chacun de nos ennuis est une pierre qui nous permet de progresser. Nous pouvons sortir des puits les plus profonds en n'arrétant jamais.

Ne jamais abandonner! Secouez-vous et foncez!

Auteur inconnu

Sola gratia... (la grâce seule)

Dieu est fou d'amour, Dieu est fou de l'homme.

Dieu est fou d'amour, Dieu est fou de l'homme.

Dieu a l'homme dans la peau.

Il ne peut s'en passer, il ne fait qu'y penser.

A coup sûr, il ne dort pas la nuit.

Dieu est là, comme un amoureux transi, celui qui guette une lettre, un mot, un signe de l'autre...

Il tressaille au moindre bruit de pas, je vous le dis: Dieu est amoureux!

Dieu s'est pris d'amour pour sa créature, c'est vrai puisqu'il le dit.

Et nous qui nous imaginions «Dieu sait quoi».

Qu'il nous attend au tournant, qu'il calcule, suppute, pénalise...

Et voilà que Dieu envoie promener nos comptes.

Voilà qu'il renverse nos livres d'écritures, nos machines à calculer.

Il est là, comme un guetteur, comme à l'affût.

Je vous le dis: Dieu est amoureux, il nous fait des déclarations:

Qu'importe ce que tu es, qu'importe ce que tu as été,

Qu'importe aussi tes infidélités d'hier, puisqu'aujourd'hui, tu es là.

Qu'importe même ce que tu penses de toi, et surtout ce que tu crois que je pense de toi.

Puisque Dieu dit: «Mon amour pour toi ne changera pas!»

Sola fide... (la foi seule)

La chaise vide

La fille d'un homme avait demandé au pasteur de sa localité de venir prier avec son père. Lorsque le pasteur arriva, il trouva l'homme étendu dans son lit, la tête soutenue par deux oreillers. Il y avait une chaise vide à côté de son lit. Le pasteur, supposant que le vieil homme savait qu'il venait et attendait sa visite, dit:

- J'imagine que vous m'attendiez.
- Mais non, qui êtes-vous? demanda le père.

Le pasteur se présenta, puis fit la remarque:

- J'ai vu la chaise vide, alors j'en ai déduit que vous saviez que j'allais venir!
- oui ... la chaise, fit l'homme dans son lit. Pourriez-vous fermer la porte, s'il vous plaît?

Un peu confus, le pasteur ferma la porte.

«Je n'ai jamais dit cela à personne, même pas à ma fille, commença l'homme. Mais durant toute ma vie, je n'ai jamais su comment prier. A l'église, j'avais l'habitude d'entendre le pasteur parler de la prière, mais cela me passait par-dessus la tête. J'ai abandonné toute tentative de prière, continua le vieil homme, jusqu'au jour, il y a environ quatre ans de cela, mon meilleur ami me dit: «Jean, la prière c'est simplement le fait d'avoir une conversation avec Jésus. Voici ce que je te suggère: Assieds-toi sur une chaise et mets une chaise vide en face de toi. Puis, dans la foi, vois Jésus assis sur cette chaise. Ce n'est pas alarmant ou étrange, parce qu'il a fait cette promesse en disant: «Je serai toujours avec vous». Puis parle-lui de la même manière que tu le fais avec moi maintenant». Alors, j'ai essayé, et j'ai tellement aimé ça que maintenant je le fais quelques heures chaque jour. Je fais très attention par contre, car si ma fille me voyait parler à une chaise vide, soit elle ferait une dépression, ou alors elle m'enverrait dans une maison de fous».

Le pasteur fut profondément touché par l'histoire et encouragea le vieil homme à continuer son voyage de cette façon.

Alors il pria avec lui, l'oignit d'huile, et retourna à l'église.

Deux soirs plus tard, la fille du vieil homme appela le pasteur pour lui annoncer que son papa était mort cet après-midi là.

- Est-il mort en paix? lui demanda-t-il.
- Oui, et lorsque j'ai quitté la maison vers deux heures, il m'a appelé près de son lit, il m'a dit qu'il m'aimait et m'a embrassé sur la joue.

.....

Lorsque je suis revenue du magasin, une heure plus tard, je l'ai trouvé mort. Mais il y avait quelque chose d'étrange à sa mort, continua-t-elle. Apparemment, juste avant de mourir, papa s'est penché et a posé sa tête sur la chaise près de son lit. Que déduisez-vous de cela?

Le pasteur essuya une larme et dit:

- J'aimerais tellement qu'on puisse tous partir de cette manière.

Auteur inconnu

Sola scriptura (l'Écriture seule)

Simul justus et peccator (à la fois juste et pécheur)

Indigne de servir ... vraiment?

Voici un texte remis par un jeune engagé au service des catéchumènes. A méditer.

Lorsque vous êtes appelés par votre paroisse et pensez que vous n'êtes pas assez compétent, préparé, disponible ou que sais-je encore, rappelez-vous ceci: Noé s'est saoulé, Abraham était vieux, Isaac un rêveur, et Jacob un menteur. Léa était soi-disant moche, Joseph plutôt arrogant selon ses frères.

Moïse bégayait, Gédéon avait peur, Samson avait les cheveux longs et un penchant pour Dalila.

Rahab était prostituée.

Jérémie, Timothée et d'autres furent jugés trop jeunes.

David s'est arrangé pour faire tuer le mari de sa maîtresse.

Elie avait des tendances suicidaires.

Esaïe a prêché tout nu.

Jonas a fui Dieu,

Noémie était veuve

Job avait fait banqueroute.

Jean-Baptiste mangeait des insectes.

Pierre a renié le Christ.

Les disciples s'endormaient en priant.

Marthe se rongeaient les sangs à propos de tout.

Marie-Madeleine avait été possédée par des esprits mauvais.

La Samaritaine avait divorcé, plusieurs fois.

Zachée était trop petit,

Paul persécutait les chrétiens,

Timothée avait un ulcère.

Et Lazare était mort!

Le Seigneur vous attend, il sait ce dont vous êtes capables, avant même que vous en ayez conscience. Il discerne déjà vos charismes, alors que vous êtes encore à scruter vos infirmités!

Petits mots et prières

Le véritable trésor de l'Eglise, c'est le très saint Evangile de la gloire et de la grâce de Dieu.

Mais ce trésor est avec raison un objet de haine car par lui les premiers deviennent les derniers.

(Martin Luther, thèses contre les indulgences 62 et 63)

* * *

«Peu de mots, bonne prière! Beaucoup de mots, mauvaise prière!
Beaucoup en peu de mots, voilà qui est chrétien! Le chrétien doit prier comme le cordonnier faire des chaussures et le tailleur des costumes. La prière est le métier du chrétien.»

(Martin Luther)

* * *

«Si nous luttons, nous risquons de perdre.
Si nous ne luttons pas, nous sommes perdus»

(Graffiti de la guerre d'Espagne, 1936-39)

Prière (Martin Luther)

Dieu éternel et miséricordieux,

Toi qui es un Dieu de paix, d'amour et d'unité,
Nous te prions, Père, et nous te supplions
de rassembler par ton Saint-Esprit tout ce qui est dispersé,
de réunir et de reconstituer tout ce qui est divisé.

Veuille aussi nous accorder de nous convertir à ton unité,
de rechercher ton unique et éternelle vérité
et de nous abstenir de toute dissension.

Ainsi nous n'aurons plus qu'un seul cœur,
une seule volonté, une seule science, un seul esprit, une seule raison,
et, tournés tout entiers vers Jésus-Christ, notre Seigneur,
nous pourrons, Père, te louer d'une seule bouche et te rendre grâce
par notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Esprit-Saint.

Amen

Prière (Grégoire de Naziance, IV^e siècle)

Seigneur,
Continue à me donner,
Pour que je puisse partager.

Continue à me pardonner,
Pour que je sache être indulgent.

Continue à m'interpeler,
Pour que je ne m'enferme pas en moi-même.

Continue à me demander,
Pour que je ne capitalise pas.

Continue à me bousculer,
Pour que je ne m'installe pas.

Et prends patience avec moi,
Pour que je ne me lasse pas de te servir.

Amen

Prière (Jean Calvin)

Dieu de grâce,
notre Père céleste en qui seul demeure
toute plénitude de lumière et de sagesse :
illumine nos pensées, nous te supplions par ton Saint-Esprit,
en véritable compréhension de ta Parole.
Donne-nous ta grâce de façon à ce que nous la recevions
avec révérence et une humilité sincère.
Que cela nous conduise à mettre notre entière confiance en Toi seul,
de façon à t'honorer et à te servir,
de façon à ce que nous puissions honorer ton saint nom.
Et puisque cela t'est agréable de nous compter parmi ton peuple,
oh aide-nous à te rendre l'amour et l'hommage qui te sont dus,
en tant qu'enfants de notre Père,
et en tant que serviteurs de notre Seigneur.
Nous te demandons cela dans le nom de notre Maître et Sauveur.

Amen

Proposition de chants (Alléluia)

«Ma lumière et mon salut, c'est le Seigneur. Alléluia»

(cf aussi 27, 12-05, 64-04)

Un des buts de la Réforme fut de redonner voix au peuple chrétien, de lui permettre d'être actif dans les cultes, par la prière et par le chant, notamment. Et dans le recueil «Alléluia», on trouve plus de 1000 chants. Chaque paroisse pourra donc - soyons protestants! - faire elle-même les choix qui lui conviennent!

Voici tout de même un panel de propositions.

A tout seigneur, tout honneur, voici une composition de chacun des trois principaux Réformateurs influants dans notre région:

37-01 ou 37-03, plus intéressant rythmiquement, mais aussi plus difficile (Luther)

25, ou l'un des 150 psaumes (Calvin)

47-02 (Zwingli)

D'autres numéros possibles:

33-02 (Voici l'annonce du salut)

36-02 (Que ton Eglise fasse honneur)

37-10 (Nos cœurs te rendent grâce)

46-06 (Jésus, c'est toi, que dans la foi, nous avons pris pour maître)

Ouverture: 64-66 (texte antiphoné)

Comme confession des péchés: 64-30 (psaume 51, antiphoné, avec antienne)

Après les paroles de pardon: 61-31

Ste-Cène: 62-41 (Sanctus, Luther), 36, 2^e strophe

Envoi: 62-74 (Luther)

Préparation du Dimanche de l'Eglise 2017

Mardi 8 novembre 2016, 18h à 22h, Centre de Sornetan

L'objectif de cette soirée est que chaque équipe paroissiale puisse repartir avec des pistes concrètes lui permettant de construire «son» Dimanche de l'Eglise.

Les participants recevront à cette occasion d'autres documents qui n'ont pas été publiés dans cette brochure.

Au programme:

Dès 17h45: accueil au Centre

18h00: introduction à la soirée

18h30: repas

19h45: ateliers, puis mise en commun

22h: conclusion

La rencontre est offerte.

Le repas CHF 20.- peut être remboursé par sa paroisse.

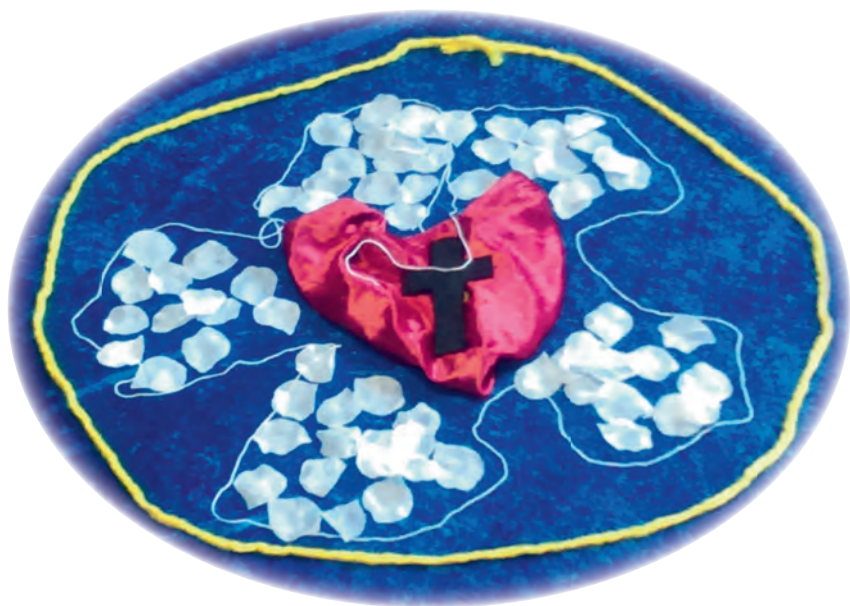
Inscription au Centre de Sornetan **jusqu'au 29 octobre 2016:**

info@centredesornetan.ch, www.centredesornetan.ch (Programme, Cours au Centre) ou 032 484 95 35.

Pour rappel, le Dimanche de l'Eglise est généralement célébré le premier dimanche de février, soit le **5 février 2017**.

Une série de conférences complète cette préparation: voir le papillon joint à l'envoi ou le site www.centredesornetan.ch/Cours

Jamais facile de préparer le Dimanche de l'Eglise... Avec Noël et tout le reste. C'est sûr! Mais si conseils de paroisse et pasteur-es motivent quelques personnes à venir à cette soirée, nous faisons le pari que ces personnes auront de quoi proposer un tout beau Dimanche de l'Eglise à toute la paroisse!



Voici ce que j'ai fait graver
sur mon sceau comme symbole de ma théologie.

D'abord une croix noire sur un cœur rouge.
Elle me rappelle que c'est la foi au Crucifié qui nous sauve.
Le juste, en effet, vivra de sa foi, de sa foi au Crucifié.

Ce cœur repose sur une rose blanche pour montrer
que la foi donne la joie, la consolation et la paix.
La rose doit être blanche et non rouge, parce que le blanc
est la couleur des esprits et des anges.

La rose est placée dans un champ d'azur,
signe que cette joie dans l'esprit et dans la foi est
le début de la joie céleste à venir.

Le cercle d'or dont ce champ est entouré
montre que le bonheur céleste n'a pas de fin et
qu'il surpasse tout autre Bonheur

Martin Luther